

LA CHAIR DU MENSONGE

Seb Le Réveur



La Chair du Mensonge

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Algorithme du Désir	4
Chapitre 2 : Le Goût de l'Adultère	12
Chapitre 3 : La Chambre Froide	17
Chapitre 4 : Infiltration au Scalpel	22
Chapitre 5 : Le Rituel de L'Antre	29
Chapitre 6 : Le Parfum du Mensonge	33
Chapitre 7 : Synapse et Sang	38
Chapitre 8 : La Moelle de la Trahison	42
Chapitre 9 : L'Étreinte du Code	46
Chapitre 10 : Maturité Optimale	50
Chapitre 11 : La Faille Sensorielle	56
Chapitre 12 : L'Incision Finale	62
Chapitre 13 : Symphonie de Cuivre et d'Acier	69
Chapitre 14 : Le Banquet de l'Absolu	74
Chapitre 15 : Ozone et Cendres	80

Chapitre 1

L'Algorithme du Désir

Dans l'écrin de verre et d'acier du Penthouse, le silence n'existait pas. Il était remplacé par un bourdonnement basse fréquence, une rumeur électrique qui semblait sourdre des murs eux-mêmes, là où les kilomètres de câbles de fibre optique pulsaient comme des artères chargées d'une sève lumineuse. C'était l'Ozone. Un royaume de pure abstraction où Éléonore régnait, drapée dans une robe de soie liquide dont la couleur, un gris perle aux reflets changeants, rappelait la surface d'un lac avant l'orage.

Elle était assise devant l'autel de sa puissance : un demi-cercle d'écrans OLED dont la définition frôlait l'indécence. La lumière bleue, froide et impitoyable, sculptait les pommettes hautes de son visage, jetant des ombres mauves dans le creux de ses clavicules. Ses doigts couraient sur le clavier, une chorégraphie nerveuse qui pianotait sur l'échine du monde. Chaque cliquetis était une note, chaque commande une caresse portée au flanc d'une bête invisible.

Elle traquait Marc.

Marc de Vris. Quarante-deux ans. Banquier d'affaires chez Drexel & Co. Un homme dont la carrure, soigneusement entretenue dans les salles de sport feutrées du huitième arrondissement, transpirait l'assurance et le mépris des faibles. Mais pour Éléonore, Marc n'était pour l'instant qu'une suite de paquets de données, un spectre numérique qu'elle effeuillait avec une lenteur de courtisane. Elle ne voyait pas un homme, elle voyait une architecture de désirs inavouables qu'elle infiltrait avec la précision d'un scalpel d'azur.

— Montre-moi ta vérité, Marc, murmura-t-elle. Sa voix était un souffle de velours, une note grave qui résonna dans le sanctuaire technologique.

Sur l'écran central, les pare-feu de la banque commençaient à céder. Ce n'était pas une effraction brutale, mais une infiltration fluide, une pénétration patiente. Elle utilisait une faille qu'elle avait elle-même cultivée, un « rootkit » d'une sophistication telle qu'il se fondait dans le système comme une goutte de poison dans un grand cru. Le premier voile tomba. Les relevés de comptes offshore apparurent, défilant en colonnes de chiffres émeraude. Marc n'était pas seulement un banquier ; c'était un illusionniste. Mais l'argent n'était que la graisse, le tissu adipeux de la proie. Ce qu'elle cherchait, c'était le muscle, le nerf, l'essence même du mensonge.

Elle accéda à ses communications privées. Éléonore sourit, un mouvement imperceptible de ses lèvres soulignées d'un gloss transparent qui captait l'azur des écrans. D'un geste souverain, elle brisa le chiffrement. Les messages apparurent. Un flux de trahisons banales. Marc écrivait à sa femme des mots d'une tendresse feinte tout en organisant, dans la minute suivante, des rencontres luxurieuses dans des suites d'hôtels avec des escortes dont il payait le silence en virements anonymes.

Éléonore sentit un frisson courir le long de son échine. C'était le parfum du mensonge. Il était capiteux, lourd, avec des notes de sueur froide et d'adrénaline. Pour elle, c'était une marinade. Marc s'imbibait de sa propre duplicité, ses fibres s'assouplissaient sous le poids de sa culpabilité cachée. Il devenait tendre. Elle cliqua sur un dossier caché. Marc y apparaissait sans masque, le visage déformé par une jouissance cruelle, dominant des corps qu'il considérait comme des objets de consommation.

— Tu te crois prédateur, Marc, souffla-t-elle en caressant du bout de l'index le reflet de l'homme sur l'écran. Mais tu n'es qu'un ingrédient. Un beau morceau de viande persillée de vices.

L'adrénaline du hack commençait à refluer, laissant place à une chaleur diffuse dans le bas de son ventre. Elle connaissait ce cycle. La traque numérique était le préliminaire, l'effeuillage psychologique qui préparait son corps à la rencontre physique. Elle avait besoin de sentir l'odeur de sa peur, de goûter la saveur de son souffle lorsqu'il réaliserait que son empire de verre était sur le point de voler en éclats.

Elle quitta le poste de contrôle pour sa salle de bain de marbre noir. Elle se dévêtit avec une lenteur rituelle. Sa robe tomba au sol, une flaque d'argent. Son corps, athlétique et souple, était le temple de sa volonté. Sous l'eau brûlante, elle imaginait la première rencontre. Elle voyait déjà Marc, assis dans le cuir sombre de L'Antre, le visage éclairé par la lueur rougeoyante des braises du grill. Elle imaginait l'odeur du poivre long et de la viande maturée qui flotterait entre eux, créant une atmosphère de luxure primitive.

Elle sortirait de ce bain pour revêtir sa tenue de chasse. Elle choisit une robe en velours de soie d'un rouge si sombre qu'il paraissait noir sous la lumière artificielle. C'était la couleur du sang veineux, celui qui bat au plus profond de l'organisme. Elle jeta un dernier regard à l'Ozone. Les serveurs clignotaient toujours, gardiens de ses secrets. Elle éteignit les écrans d'un geste sec. L'obscurité envahit le penthouse.

Elle était prête.

L'ascenseur s'ouvrit sur un parking privé, souterrain et discret. Le trajet vers le cœur battant et rougeoyant de L'Antre fut une transition brutale. De l'Ozone technologique, elle passait au Sang organique. Elle aimait ce passage du froid au chaud, de l'immatériel au charnel. La voiture s'immobilisa devant une façade de briques sombres, dépourvue d'enseigne. Seule une lourde porte de bronze marquait l'entrée de L'Antre.

Éléonore franchit le seuil. Ses talons aiguilles s'enfoncèrent avec une souplesse féline

dans les tapis de soie. L'air était saturé de bois de cèdre, de cire d'abeille et d'un fumé animal. Marc était là, assis dans un fauteuil Chesterfield. Il portait un costume sur mesure d'un gris anthracite. Lorsqu'il l'aperçut, il se leva. Éléonore nota immédiatement la dilatation de ses pupilles. Il l'humait. Il croyait être le chasseur. Il ignorait qu'il n'était qu'un morceau en cours de maturation.

— Éléonore, dit-il, sa voix basse. Vous êtes encore plus... architecturale que sur vos clichés.

Elle lui tendit une main gantée de dentelle noire, qu'il porta à ses lèvres. Elle sentit la chaleur de son souffle, une pulsation thermique.

— Le miracle n'est qu'un algorithme que l'on ne comprend pas encore, répondit-elle en le fixant intensément. Ici, nous ne servons pas de la nourriture. Nous servons des vérités que l'on ne peut pas dire, mais que l'on peut mâcher.

Leur alcôve était un cocon de luxe oppressant. Un serveur apparut avec deux tranches d'une viande sombre, presque violette.

— Goûtez, murmura-t-elle. C'est la saveur de la patience, Marc. Presque celle de la décomposition, mais arrêtée juste avant l'oubli.

Il mangea. Éléonore regardait ses muscles masséter s'activer. Elle imaginait les lignes de code parcourues plus tôt : les virements, les maîtresses, les détournements.

— C'est... divin, parvint-il à dire. On dirait que la viande fond. Elle a un goût de fer.

— C'est le goût de la vie qui s'abandonne, Marc. Ce que vous faites dans votre métier, n'est-ce pas ? Vous dépecez des entreprises, vous extrayez la moelle, vous laissez les carcasses.

L'inquiétude passa dans ses yeux, balayée par l'arrogance. Éléonore se pencha, ses seins frôlant presque le bord de la table. L'odeur de Marc changeait. C'était l'odeur de l'adrénaline, cette acidité métallique qui monte à la peau quand on se sait découvert.

— Je sais tout de vous, Marc. Votre compte "Onyx". Vos mensonges. Je ne veux pas de votre argent. Je veux votre essence. La chair nue.

Elle posa ses doigts sur son poignet. Le pouls battait avec une régularité sauvage. Elle appuya, ses ongles s'enfonçant imperceptiblement.

— Vous avez peur, Marc. Et votre peur me donne une faim... dévorante.

Le plat principal arriva : une côte de bœuf de Galice, grillée aux sarments de vigne. Le sang s'écoulait sur l'assiette de céramique noire. Éléonore découpa une pièce avec une précision de légiste.

— Savez-vous ce qu'est la "saveur absolue" ? C'est le moment où la proie réalise que sa soumission est la seule issue. Ce soir, je vais vous hacker. Pénétrer vos défenses, une par une.

Elle mangea, savourant l'explosion ferreuse. Marc était hypnotisé par sa grâce carnivore. Ils quittèrent le restaurant pour retrouver l'Ozone. À mesure qu'ils montaient, la tension devenait insoutenable. Dans le penthouse, la lumière était redevenue d'un bleu électrique. Des dizaines de serveurs clignotaient.

Éléonore se tourna vers lui. Elle commença à défaire les boutons de sa robe avec une application qui tenait plus de l'incision que de l'effeuillage.

— Ici, Marc, ma maison est un miroir de votre esprit. Vos transactions, vos trahisons... tout est affiché sur ces écrans.

Elle laissa tomber sa robe. Elle était nue sous la clarté technologique, sa peau d'une pâleur de lait. Elle s'approcha de lui, ses doigts dénouant sa cravate.

— Ces graphiques ? C'est votre rythme cardiaque. Votre peur est magnifique. Elle monte en flèche.

Elle le poussa sur un fauteuil de métal froid. Il s'exécuta, asservi. Elle s'agenouilla entre ses jambes, ses mains remontant le long de ses cuisses. Elle délaissa les métaphores numériques pour le pur contact épidermique. Elle sentait la chaleur de son sang, la moiteur de son désir. Elle passa sa langue sur la courbe de son épaule, goûtant le sel.

— Dites-moi la vérité, Marc, murmura-t-elle. Votre plus grand crime.

Marc ferma les yeux, sa tête basculant en arrière. Il était au bord du gouffre.

— J'ai... détruit des gens, hoqueta-t-il. Et j'y ai pris du plaisir. J'ai aimé voir... leur vie s'effondrer.

Éléonore sourit. Elle se chevaucha, ses hanches décrivant des cercles d'une précision mathématique sur le verre froid de la console. Le contraste thermique arracha à Marc un cri guttural. Elle n'était plus une femme, elle était une fréquence, une vibration pure qui s'emparait de son système nerveux. Elle le plaqua contre le dossier, ses mains verrouillant ses poignets.

— Un Dieu de chiffres virtuels, Marc... Mais ici, vous n'êtes qu'une protéine. Une chair qui s'oxyde.

Elle s'unit à lui avec une urgence dépouillée de toute tendresse. C'était un acte de prédation charnelle. À chaque poussée, elle semblait extraire une nouvelle couche d'aveux de sa proie. Elle se nourrissait de ses spasmes, de la façon dont ses doigts

griffaient inutilement le métal. Marc était à bout, son corps tendu comme une corde de piano prête à rompre.

— Donnez-moi tout, Marc. Le mensonge final.

Il se cambra, un spasme de pure agonie érotique le traversant.

— Je... je n'ai jamais aimé personne ! hurla-t-il, la voix brisée. Des outils... Je ne vois que des outils !

L'aveu fut une explosion. Au moment de son orgasme, une décharge de vérité brute sembla illuminer la pièce. Éléonore accueillit son effondrement. Elle sentit sa "saveur" changer. L'amertume du secret faisait place à la fadeur de la vacuité absolue. Il était vide. Il était prêt.

Elle se dégagea, le laissant pantelant sur le cuir glacé. Elle ramassa sa robe, redevenant instantanément la souveraine de l'immatériel. Sur l'écran géant, la totalité de la vie de Marc était désormais exposée.

— C'était... magnifique, balbutia-t-il. Qui êtes-vous ?

— Je suis celle qui traite la matière première, Marc. Vos crimes sont maintenant entre les mains de vos victimes. Votre vie numérique est morte.

Elle s'approcha, posant une main glacée sur son front, comme pour bénir un condamné.

— Ce qui reste de vous appartient désormais à L'Antre. Vous avez été un ingrédient fascinant. Habillez-vous. Le chef a besoin de sa viande.

Elle quitta la pièce, le laissant seul dans la lumière bleue. En bas, le festin continuait.

Les invités de la haute société allaient bientôt découvrir une nouvelle saveur, une viande maturée dans la déchéance. L'algorithme avait parlé. Le festin pouvait commencer.

Chapitre 2

Le Goût de l'Adultère

La suite 404 du Grand Atlas n'était pas une chambre, c'était un linceul de soie et de verre suspendu sur le gouffre de la métropole. À travers les baies monumentales, le bleu de la ville se coulait sur la nudité de Marc, transformant sa peau en une carte de pixels froids. L'air saturait les narines d'un mélange de vétiver et de cet arôme métallique, presque électrique, de l'argent qui circule dans l'ombre.

Marc dominait le crépuscule. Son costume de laine vierge, pièce d'orfèvrerie textile, semblait être l'unique armature maintenant la cohérence de son architecture physique. Sous l'étoffe, je devinais la chair ferme, engraisée de déjeuners d'affaires et de victoires boursières. Un spécimen de premier choix. L'arrogance marbrait son muscle comme le gras d'une pièce de Kobé.

Je m'approchai. Mes talons s'enfonçaient dans la moquette comme dans un derme vivant.

— Vous êtes tendu, Marc.

Ma voix glissa sur son épaule, une goutte d'azote liquide. Il ne se retourna pas. Son reflet dans la vitre me dévisageait, mêlant désir brut et cette condescendance des hommes persuadés d'avoir acheté le silence d'une femme. Il ignorait que je n'étais pas à vendre, mais qu'il était, lui, déjà en cours de pesée.

— Cette ville est un champ de bataille, Éléonore.

D'un geste liturgique, je dénouai sa cravate. La soie bruissa. Une confiance trahie.

Marc se tourna enfin, les yeux brûlant d'une impatience qu'il croyait dominer. Ses mains larges cherchèrent la courbe de mes hanches.

— Vous observez trop, Éléonore. Comme si vous cherchiez la faille.

— Elle est déjà là, Marc. Dans la tension de votre mâchoire quand vous prononcez le nom de votre femme. Dans la manière dont vous respirez quand vous mentez.

Un sourire incertain étira ses lèvres. Il aimait le danger, ou l'illusion du danger. Il ignorait que les algorithmes de l'Ozone avaient déjà disséqué sa holding. Chaque virement occulte. Chaque trahison.

Nous basculâmes sur le lit, océan de lin au compte de fils indécent. Je le déshabillai avec une précision de scalpel. Je ne cherchais pas l'amant, j'évaluais la texture. Chaque baiser sur son torse était une mesure de densité, chaque caresse une palpation lymphatique. Son corps réagissait avec une régularité de métronome. Je le chevauchai, pivot central d'un échange dont je gérais seule le flux de données. Ses mains labouraient mon dos, cherchant à s'ancrer dans une réalité qui m'échappait déjà.

— Tu es incroyable, souffla-t-il. Un rôle primitif.

— Je suis tout ce que tu as volé aux autres, Marc.

L'acte devint une danse de pouvoir. À chaque poussée, je visualisais la déconstruction de son image publique. Le titan de la logistique n'était plus qu'une masse de fibres nerveuses s'attendrissant sous l'adrénaline. Je me penchai vers son oreille. Mes dents effleurèrent le lobe.

— Parle-moi du Projet Saphir, Marc. Est-ce que la jouissance est la même quand on sait qu'on a siphonné les retraites de trois cents employés pour s'offrir ce luxe ?

Le rythme se brisa. Net. Une onde de choc parcourut sa colonne, décharge électrique étrangère à l'orgasme. Il tenta de se redresser. Je plaquai mes mains sur ses épaules, utilisant mon poids pour le clouer au matelas. Ses yeux s'écarquillèrent. Le givre de la panique.

— De quoi... de quoi tu parles ?

— Je parle du serveur FTP de Genève. De la clé de chiffrement notée dans le carnet offert par ta femme. La saveur du mensonge, Marc. Elle devient exquise.

Je repris mon mouvement, mais c'était une imposition de volonté. Le sexe n'était plus une communion, c'était un interrogatoire charnel. À chaque gémissement, je lançais un détail : la banque aux Caïmans, l'heure du virement, le prix de la rivière de diamants de ta maîtresse.

La sueur sur son front changea. Elle n'était plus l'exsudat du désir, mais la liquéfaction de sa peur. Son corps fier se contractait, se recroquevillait. L'homme puissant s'effaçait pour laisser place à la proie. Un ingrédient brut que j'allais bientôt traiter avec les honneurs dus à son rang de traître.

— Qui es-tu ? articula-t-il, la voix étranglée par la bile.

Je souris. Mes lèvres bougèrent, mais pas mes yeux, deux bijoux de glace bleue.

— Je récupère ce qui est gâté. Ton corps est magnifique, Marc, mais ton âme est une infection. Et pour qu'une viande soit propre à la consommation, il faut d'abord en extraire le poison.

Son cœur battait contre mes cuisses. Un tambour affolé. Irrégulier. La musique de l'effondrement. L'effet de la révélation agissait comme un curare. Il réalisait que

chaque seconde de plaisir n'était qu'un échantillon prélevé. Il n'était pas le consommateur. Il était le produit.

— Ce qui m'intéresse, c'est le moment précis où la fibre de ton muscle se charge de cette amertume. Cette saveur que mes clients attendent. Une viande maturée dans le regret.

Je descendis lentement de lui, fluidité reptilienne. Je me tins debout au pied du lit, nue, impériale. Lui restait là, pantelant, brisé, sa nudité soudainement obscène.

— Habille-toi, Marc. Rentres chez toi. Embrasse ta femme. Regarde tes comptes une dernière fois. Et souviens-toi de cette nuit. Car c'est l'instant où tu as cessé d'être un prédateur pour devenir un festin.

Je sortis de la suite sans un bruit. L'ascenseur de verre me projeta vers le parking. Dans le silence de la berline, une satisfaction glacée m'envahit. Le cycle de maturation avait commencé. Marc était parfait. Son mensonge était vaste, structuré. Sa consommation serait un acte de justice poétique, une transsubstantiation du vice en expérience gastronomique.

De retour dans l'Ozone, mon penthouse saturé de diodes bleues, je laissai ma robe tomber sur le béton ciré. Je m'approchai de la console centrale. Sur les écrans géants, la vie de Marc défilait en cascades binaires.

« Analyse terminée », murmura l'IA. « Pureté de la trahison : catégorie AAA. »

Un frisson me parcourut l'échine. Je caressai les surfaces tactiles. Ce n'était plus le besoin du sexe, c'était la faim de la possession absolue. Je visualisai déjà l'Antre, mon restaurant caché, ses tabliers de cuir et son argenterie lourde. Je voyais Marc assis à la table 404, dégustant sa propre déchéance sous les yeux de ses pairs.

Mon téléphone vibra. Une nouvelle notification. Un match. Julien, banquier d'affaires. Un regard de prédateur qui n'avait jamais connu de résistance. Je souris, effleurant son visage numérique.

— Bonjour, Julien. Tu as l'air d'avoir une saveur... complexe.

Je me dirigeai vers le lit de satin noir. La ville scintillait comme une carte mère géante sous mes pieds. La nuit s'épaississait, chargée de promesses organiques. Dans quelques heures, l'Antre ouvrirait ses portes. Le monde numérique pourrait bien brûler, tant qu'il me restait la texture de la vérité sous la dent.

Le repas était prêt. La chasse pouvait recommencer.

Chapitre 3

La Chambre Froide

La pénombre du penthouse n'était jamais totale. Elle était une nappe de soie bleu pétrole agitée par le pouls électrique des serveurs, une bise chirurgicale qui glissait sur les baies vitrées. Éléonore aimait cette heure suspendue entre le crépuscule de la morale et l'aube du désir pur. Debout face à la métropole, elle observait la ville s'étendre comme un circuit imprimé à ciel ouvert, où chaque lueur n'était plus un foyer humain, mais la morsure du pixel dans la chair du monde.

Dans cette atmosphère saturée de frimas technologique, sa peau semblait irréaliste, diaphane sous l'éclat éburnéen des écrans OLED. Elle était nue sous un peignoir de soie noire si fin qu'il réagissait au moindre souffle de la climatisation, caressant ses hanches avec la discipline d'un amant soumis. Ses talons de laque noire s'enfonçaient sans un bruit dans l'épaisseur pourpre de la moquette, comme des stylets dans une plaie.

Sur l'écran principal, le fantôme de Marc flottait en haute résolution. Elle ne voyait pas un corps, mais une architecture de failles : l'historique de ses transactions, le sédiment de ses trahisons, les traces GPS de ses rendez-vous clandestins. Pour Éléonore, hacker une vie était l'équivalent d'un effeuillage. Elle retirait les pare-feux de la respectabilité jusqu'à ce qu'il ne reste que le squelette de la vérité. Marc, ce titan de la logistique, s'était cru invisible. Il ignorait qu'entre ses mains, chaque ligne de code devenait une caresse prédatrice.

Elle le violait deux fois : en forçant les serrures de son esprit numérique, puis en laissant le sel envahir la porosité de sa chair. Ses doigts effleurèrent le clavier avec une lenteur rituelle. Le cliquetis des touches — un mécanisme aux contacteurs dorés

— résonnait comme une percussion primitive.

— Voyons, Marc... montre-moi l'onctuosité de ta fourberie, murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle de velours dans l'air raréfié.

Elle ouvrit le dossier intitulé « Maturation ». À l'intérieur, la félonie frelatée de ses conversations avec sa maîtresse. Des mots d'une platitude affligeante, mais chargés d'une trahison si fertile qu'Éléonore en sentit une chaleur familière irradier de son bas-ventre. Le mensonge avait un parfum de silicium chauffé, une tartufferie électrique qu'elle allait bientôt transmuter en une odeur de sang et de poivre long.

Elle activa un script final. En un battement de cil, Marc n'existait plus. Ses comptes étaient gelés, son identité suspendue dans les limbes du Dark Web. Il était désormais une particule errante dans la matrice. Prêt à être cueilli.

Elle quitta le sanctuaire bleu pour entamer sa descente. Le trajet en ascenseur était une décompression. À mesure que les étages défilaient, l'acier cédait la place à des matières plus lourdes. Lorsqu'elle atteignit les sous-sols de L'Antre, l'air changea. La fraîcheur aseptisée fut remplacée par une atmosphère dense, chargée d'effluves de chêne centenaire, de cire d'abeille et de cet arôme métallique et sucré de la viande qui repose.

Elle pénétra dans la Chambre Froide.

Ce n'était plus une pièce, c'était un temple. Les murs de sel de l'Himalaya, d'un rose translucide, irradiaient une lueur rougeoyante. L'air y était vif, une stase cryogénique maintenue à deux degrés. Éléonore laissa glisser son peignoir. Elle se tenait là, magnifique, sa peau se marquant instantanément de chair de poule sous la morsure du froid. Elle ne frissonnait pas ; elle s'imprégnait. Elle s'approcha de la table de découpe en marbre blanc, massive comme un autel sacrificiel.

À côté, les outils brillaient d'un éclat cruel. Des couteaux japonais en acier damassé, des crochets en argent massif, et des bocaux d'épices rares : poivre de Timut, baies de Tasmanie. Elle s'approcha des carcasses de bœuf Wagyu suspendues. Elle les caressa, non pas comme une bouchère, mais comme une amante. Elle aimait la résistance de la graisse froide, la souplesse des fibres musculaires marbrées par le temps.

— Bientôt, Marc. Tu rejoindras la collection.

Elle saisit un scalpel d'argent. La poignée en bois de rose était parfaitement équilibrée. Elle l'approcha de sa propre cuisse, sentant la pointe effleurer l'épiderme. Ce contraste entre sa chair chaude et l'acier glacial créait une tension insupportable. Elle imaginait déjà la peau de Marc sous cette lame. Pas pour le détruire, mais pour le sublimer.

Soudain, son téléphone vibra sur le marbre, illuminant la pièce d'une lueur bleutée incongrue : « Éléonore, ma voiture ne démarre pas, mon téléphone déraile. Je suis devant chez toi. J'ai peur. »

Un sourire prédateur étira ses lèvres. Le mensonge commençait à se briser. L'homme de pouvoir redevenait un petit garçon perdu dans la nuit. Elle ne répondit pas. Elle prit une fiole d'huile de poivre noir et en versa quelques gouttes sur ses poignets. L'odeur était brutale. Elle se frictionna les bras, ses tétons pointant sous l'effet du froid et de l'excitation.

Le bruit d'un moteur électrique se fit entendre. L'ascenseur arrivait.

Le bip de l'ouverture des portes résonna. Des pas hésitants. Le souffle court d'un homme aux abois.

— Éléonore ? Vous êtes là ? C'est Marc...

Il apparut dans l'encadrement, son costume de flanelle grise déformé par l'angoisse. Le froid le saisit instantanément, lui arrachant un frisson violent. Lorsqu'il l'aperçut enfin, nue sur son trône de cuir parmi les carcasses, il s'immobilisa. Le vertige le prit, une chute érotique dans l'abîme du sens.

Éléonore se leva avec la grâce d'un félin. À chaque pas, elle voyait la confusion dans les yeux de Marc se transformer en une terreur fascinée. Plus il perdait son humanité, plus elle le trouvait beau. Elle s'arrêta à quelques centimètres. L'odeur de la proie — un mélange de parfum onéreux et de peur — l'envahit.

— Chut, Marc, murmura-t-elle, posant un doigt glacé sur ses lèvres. Le bruit pollue la saveur. Ici, les mots n'ont plus cours. Seule la chair dit la vérité.

Elle attrapa sa cravate de soie et tira, l'obligeant à baisser la tête.

— Ceci est la chambre de maturation. C'est ici que ton mensonge va enfin prendre tout son goût.

— Dieu... qu'est-ce que vous allez faire ? bégaya-t-il, ses yeux dérivant vers les crochets d'argent.

— Déshabille-toi.

Il obéit, les doigts gourds, luttant avec ses boutons de manchette. Éléonore l'observait avec une attention clinique. Lorsqu'il fut nu, tremblant de honte dans la gelure éburnéenne, elle pressa la lame contre son torse. Un mince filet de sang rubis perla sur sa peau pâle. Elle recueillit la goutte et la porta à ses lèvres.

— Pas encore assez mûr. Trop d'orgueil.

Elle recula vers les bocaux d'épices, choisissant un sel noir de Hawaï.

— La maturation est un art, Marc. Tu vas rester ici, dans le sel, à méditer sur chaque mot faux. Et quand je reviendrai, ta chair aura enfin la saveur de ta vérité. Tu es mon ingrédient secret, Marc. Ne me déçois pas.

Elle sortit, laissant l'homme seul dans son tombeau de sel. Le clic du verrou résonna comme une sentence.

Remontée au penthouse, Éléonore retourna à ses écrans. Le visage de Marc n'était plus qu'une étiquette sur un produit de luxe. Elle ouvrit un terminal et commença à taper avec une frénésie érotique.

`ID_PROIE: MARC_03`

`STATUS: MATURATION_EN_COURS`

`TEMP: 2.1°C`

`NOTE: Potentiel aromatique élevé. Trahison purifiée par le froid.`

Elle porta ses doigts à son nez, aspirant l'odeur du sang mêlée au poivre. Une paix brûlante l'envahit. La chasse était close ; l'ère de la transformation s'ouvrait dans le silence glacé de la métropole. Éléonore sourit à son reflet. La nuit ne faisait que commencer.

Chapitre 4

Infiltration au Scalpel

Le silence, dans le Penthouse, ne possédait pas la vacuité du néant. C'était une matière dense, une texture de velours glacé, striée par le ronronnement imperceptible des serveurs nichés derrière les parois de polycarbonate. Éléonore était assise au centre de ce dispositif, une idole de chair et de soie noire trônant au cœur d'une nef de silicium. Face à elle, l'Ozone se déployait en une symphonie de pixels. Neuf écrans 4K saturaient l'espace d'une lumière bleutée, si froide qu'elle semblait vouloir cristalliser l'air autour de ses épaules dénudées.

Sur les moniteurs, la vie de Marc-Antoine Valois s'étalait, démembrée, disséquée. Des flux de métadonnées. Des vidéos haute résolution. Marc-Antoine. Un nom qui claquait comme une promesse de rentabilité. Le magnat de l'immobilier se croyait protégé par des pare-feu de grade militaire. Il ignorait que pour Éléonore, les barrières numériques n'étaient que des dentelles impatientes d'être déchirées. Ses doigts, dont les ongles étaient laqués d'un rouge si sombre qu'il paraissait noir, dansaient sur le clavier mécanique. Chaque cliquetis était une caresse. Une impulsion électrique envoyée dans les veines de la ville. Elle avait injecté son « Scalpel », un malware furtif, dans le système domotique de l'hôtel particulier des Valois.

Désormais, elle l'habitait. Elle était le courant dans ses murs, l'œil tapi dans l'optique des caméras, l'oreille dissimulée dans les enceintes de son salon de cuir fauve.

— Montre-moi ta vérité, Marc-Antoine, murmura-t-elle. Sa voix n'était qu'un souffle de soie contre le verre. Montre-moi la saveur de tes trahisons.

L'image centrale s'anima. La chambre de Valois. Un sanctuaire de chêne sablé et de

marbre de Carrare. L'homme venait de rentrer. Elle l'observa défaire sa cravate avec une lenteur de prédateur fatigué. Elle percevait la raideur de sa nuque. Marc-Antoine Valois était une pièce de viande de premier choix : musclée, nerveuse, nourrie au capitalisme sauvage. Mais ce qui intéressait Éléonore, c'était le persillé du mensonge. Cette graisse invisible qui s'insinue entre les fibres de l'honneur.

Elle zooma. Elle décela la perle de sueur à la lisière de ses tempes grisonnantes. Il se tourna vers son épouse, une femme de porcelaine vêtue d'un déshabillé qui ne servait plus qu'à couvrir son absence de désir. Une beauté dont l'éclat avait été rincé par l'ennui. Le dialogue fut capté par les micros. Des mots glacés. Mais sur l'écran latéral, Éléonore vit la courbe des fréquences vocales frémir. Une micro-oscillation. Un mensonge.

Une chaleur liquide naquit au creux du ventre d'Éléonore. C'était le début de l'affinage. La proie commençait à suer son venin. Elle se leva, la soie de son peignoir glissant sur sa peau avec un froissement de péché. Elle délaissa l'Ozone pour le fond de la pièce. Là, le bleu mourait pour le rouge. Une console de bois massif supportait un bloc de pierre de lave. Sur ce bloc, une collection d'instruments brillait d'un éclat lunaire. Elle saisit une lame d'acier chirurgical à la garde d'argent gravée. L'équilibre était parfait. Elle prit une pierre à aiguiser, une coticule de Belgique au grain si fin qu'on aurait dit de la peau de nouveau-né.

Le geste commença. Rythmique. Obsessionnel.

Shhh... Shhh... Shhh...

Le chant de l'acier contre la pierre résonnait, se mêlant aux bruits de fond de la vie numérique de Valois. À chaque passage, Éléonore visualisait la découpe. Elle pensait à la façon dont cette lame glisserait dans les tissus de l'intimité du magnat. Elle retourna à ses écrans, le pouce effleurant le tranchant pour en tester la morsure. Sur l'écran, Marc-Antoine s'était enfermé dans son bureau. Il sortit un second téléphone

d'un tiroir secret. Éléonore eut un sourire d'éclipse. Elle activa le traçage. En quelques secondes, elle était à l'intérieur. Des messages crus. Des photos volées. Des promesses d'infidélité d'une vulgarité délicate. La chair de Valois se gorgeait de cette fermentation que seule la trahison génère.

— Tu es magnifique, murmura-t-elle. Tu es presque prêt.

Elle posa la pointe de la lame sur l'image de son visage. Le pixel sembla saigner. Elle se sentait tel un grand chef devant une carcasse d'exception, évaluant le temps de repos nécessaire pour que l'enzyme du mensonge fasse son œuvre. Elle revint s'asseoir, croisant ses jambes gainées de bas de soie. L'adrénaline de la traque se mêlait à une faim plus profonde. Ses doigts reprirent leur ballet. Elle rédigea l'invitation pour « L'Antre », son restaurant. Une dégustation privée. Un piège tendu de velours rouge.

Elle savait qu'il viendrait. Les hommes comme lui ne résistaient jamais à l'exclusivité. Elle le regarda boire un whisky. Il ne savait pas que chaque gorgée travaillait sa propre saveur. Éléonore ferma les yeux. Elle imaginait déjà l'odeur de L'Antre : le cuir gras, le poivre long, la chaleur des fourneaux et cette note métallique qui flotte après une découpe réussie. Elle était le pont entre le code binaire et la fibre charnelle.

Elle rouvrit les yeux. Valois avait éteint son bureau. Elle caressa sa lame. Elle sentait le poids de l'attente, cette tension érotique qui précède la première incision.

— Dors, mon bel ingrédient. Demain, nous commencerons la préparation.

L'Ozone s'éteignit d'un coup. Le Penthouse plongea dans l'obscurité, sauf pour un rayon de lune sur le tranchant de l'acier. Éléonore resta là, respirant l'odeur de son propre désir. Elle se glissa dans son lit de lin blanc, sentant la fraîcheur contre sa peau vibrante. Demain, le couteau deviendrait l'instrument d'une symphonie carnassière.

Elle s'endormit avec le goût du fer sur les lèvres.

L'aube s'infiltra comme une pâleur tuberculeuse entre les gratte-ciel. Éléonore s'éveilla d'un bloc. L'esprit déjà câblé. Elle se redressa, la soie glissant sur sa nudité. Ses pieds rencontrèrent le sol de verre. Froideur chirurgicale. Elle réveilla les moniteurs. Marc-Antoine apparaissait dans son dressing. Un moment d'une intimité obscène. Il ajustait sa cravate grenat. Éléonore voyait la micro-transpiration à ses tempes.

— Tu mens déjà, Marc-Antoine. Ton corps confesse l'adultère de ton âme.

Elle s'insinua plus loin. Elle écoutait sa respiration par son smartphone. Elle lisait sa panique à chaque vibration de l'appareil contre sa cuisse. Pour elle, c'était un prélude gastronomique. Elle humait la maturation de son stress. Elle quitta la console pour sa salle de bain de marbre blanc. Sous une pluie glacée, elle ferma les yeux. Elle imaginait la friction de leurs épidermes. La sensation était métallique. Électrique.

Elle choisit son armure : une robe de cuir noir, seconde peau peinte sur ses courbes. Talons aiguilles. Parfum d'encre froide et d'ambre gris. Elle quitta l'Ozone. La descente fut une décompression brutale. À mesure que les étages défilaient, l'air conditionné cédait la place à des effluves telluriques. Le sous-sol. L'Antre.

Elle poussa les doubles portes en chêne. Une bouffée de chaleur l'accueillit. Une caresse brûlante. Ici, la lumière était distillée par des appliques de bronze. Le grain du cuir. L'argenterie massive. Et derrière les vitrines, les carcasses de bœuf pendaient comme des pendus magnifiques. Musc. Sang séché. Bois brûlé. Elle entra dans la chambre froide, saturée d'une brume rougeoyante. Elle posa sa main nue sur une pièce de Galice. Texture ferme. Cireuse.

— Baptiste, prépare la table de la Réserve pour ce soir, ordonna-t-elle à son second. Nous aurons un invité de marque. Quelqu'un qui a le goût du secret.

Elle retourna dans son bureau dissimulé. Elle se connecta. Marc-Antoine venait de quitter son bureau pour un hôtel de périphérie. Éléonore sourit. Elle sentit une pulsation familière entre ses cuisses. La volupté du contrôle total. Elle sortit le scalpel chirurgical à garde d'argent. Elle en caressa le fil.

— Tu crois que tu vas jouir, Marc-Antoine. Tu ne fais que te préparer pour l'abattoir.

Elle envoya le message. Une flèche numérique. *« Je sais où tu es. J'ai faim de toi. L'Antre. Ce soir. La Réserve. »* Sur l'écran de surveillance, elle vit l'homme s'arrêter net dans le lobby. La peur luttait avec l'excitation. Sa gorge devint sèche. Il avala péniblement sa salive. Son col de chemise sembla soudain trop étroit. Il répondit : *« J'y serai. »*

Éléonore retourna en cuisine. Les fourneaux ronronnaient. L'odeur du beurre noisette se mêlait à celle de la viande saisie. Elle prit un couteau de chef en acier Damas. Elle s'approcha d'un cœur de bœuf sanglant. Elle commença à le parer avec une dévotion religieuse. Elle retirait les membranes, cherchant la pureté du muscle. Le sang était tiède sur ses doigts. Plus excitant que n'importe quel lubrifiant.

— Ce soir, nous servons la passion, dit-elle à Baptiste. Demain, nous servirons la vérité.

Dix-neuf heures. La métropole s'embrasa d'un crépuscule orangé. Dans L'Antre, l'ambiance était au recueillement. Éléonore attendait derrière le bar. Sa robe de satin noir soulignait chaque mouvement avec une fluidité reptilienne. Ses cheveux en chignon sévère dégageaient sa nuque. La porte grinça. Marc-Antoine entra.

L'assurance factice. Mais dès qu'il franchit le seuil, son pas vacilla. L'odeur de la viande et le rouge profond l'assaillirent. Il croisa le regard d'Éléonore. Elle ne sourit pas. Elle l'observa, sondant ses iris. Elle vit l'étincelle de désir. Violente. Couplée à

la peur. Le mélange idéal.

— Monsieur Valois, dit-elle, sa voix coulant comme du miel noir. Bienvenue dans mon sanctuaire.

Il s'approcha. Elle sentit sa chaleur. Elle l'invita vers l'alcôve de velours pourpre. En marchant, elle fit en sorte que le frôlement de sa hanche soit inévitable. Un contact bref. Électrique. Elle sentit le muscle de sa cuisse se tendre. Ils s'assirent. La bougie projetait des ombres sur le visage de l'homme. Éléonore versa un vin si sombre qu'il paraissait noir.

— Ce soir, je ne vous propose pas un menu. Je vous propose une expérience. Nous allons effeuiller vos certitudes, Marc-Antoine. Comme on découpe une pièce de viande rare.

Elle posa sa main près de la sienne. Ses ongles luisaient.

— Vous aimez le contrôle. Mais ici, le contrôle est une illusion que je vous prête.

Marc-Antoine but une gorgée. Ses yeux ne quittaient pas le décolleté d'Éléonore. Sa gorge était serrée. Le vin, nécessaire, coula avec difficulté.

— Et quand l'illusion prend fin ? demanda-t-il, la voix enrouée.

Éléonore se pencha. Si près qu'il sentit le poivre et le santal. Elle fixa ses yeux. Le désir explosa, froid, électrique. Ses yeux ne quittèrent pas les siens. Sa proie.

— Quand l'illusion prend fin, murmura-t-elle contre son oreille, il ne reste que la vérité. Elle a un goût de fer et de soie. Ce soir, vous allez découvrir la saveur de votre propre âme.

Elle laissa sa main glisser jusqu'aux doigts de l'homme. Sa peau était brûlante. Elle exerça une pression. Ses ongles s'enfoncèrent à peine. Un avertissement.

— La viande que j'ai choisie a été isolée. Observée. Elle a perdu tout ce qui n'était pas essentiel pour ne garder que la quintessence de sa force. C'est exactement ce que je vais faire de vous.

Elle fit un signe. Le premier plat arriva. Mais le véritable festin était là, dans l'espace entre leurs corps, là où les signaux de l'Ozone rencontraient enfin la sueur de l'abattoir. Elle savourait déjà le moment où l'acier viendrait cueillir le mensonge ultime.

— Mangez, Marc-Antoine. Consommez ce qui vous ressemble, avant que je ne décide de vous consommer.

Il s'empara de ses couverts. Ses mains tremblaient. L'argent brilla. Éléonore le regardait, souveraine. La dissection commençait. L'infiltration était terminée. L'heure était à l'ingestion.

Chapitre 5

Le Rituel de L'Antre

L'Antre ne respirait pas, elle palpait. Sous les voûtes de chêne séculaire, l'obscurité n'était pas une absence de lumière, mais une matière vivante, une soie pourpre et épaisse qui s'enroulait autour des chevilles des convives. L'air était saturé d'une alchimie lourde : le parfum musqué des corps échauffés, l'arôme entêtant du poivre long de Java, et cette note de fond, ferreuse, organique, qui émanait des cuisines comme un battement de cœur souterrain.

Éléonore dominait la salle depuis l'escalier de fer forgé. Sa robe de satin noir, coupée avec une précision chirurgicale, épousait les courbes de son corps comme une seconde peau de pétrole. Dans son esprit, les flux de données de la matinée s'effaçaient devant la tyrannie du sensoriel. Elle descendit les marches, chaque impact de ses talons aiguilles sur le métal résonnant comme un verdict. Les regards se tournèrent vers elle, chargés d'une convoitise qui frisait l'effroi. Elle ne voyait pas des clients ; elle voyait une assemblée de prédateurs domestiqués.

Elle s'arrêta à la table du préfet de police. « Mesdames, messieurs, » commença-t-elle, sa voix étant un filet de velours sombre, « ce soir, nous ne dînons pas. Nous communions. »

D'un geste, elle commanda le service. Une procession de serveurs en livrées de cuir noir émergea de la pénombre. Éléonore s'approcha du préfet, posa une main gantée de dentelle sur son épaule. Elle percevait, sous la paume, l'accélération brutale de son pouls, une ponctuation sauvage dans leur dialogue feutré. Elle pencha son visage, lui offrant son parfum de gardénia et d'ozone.

« Ce que vous allez goûter, Monsieur le Préfet, est le fruit d'une maturation exceptionnelle. Une pièce prélevée sur un spécimen qui croyait sa position inexpugnable. Sa trahison a infusé chaque fibre de ce muscle d'une amertume délicate. »

Elle souleva la cloche d'obsidienne. Une exhalaison spectrale s'éleva, emportant des effluves de noisette grillée et de sang chaud. Éléonore saisit une lame de Damas et commença la découpe. Le métal glissa dans la chair sans résistance, révélant un cœur d'un rose tendre, presque indécent. Elle piqua une fine tranche et la porta aux lèvres de l'homme. L'arc électrique qui jaillit de ce contact carbonisa les dernières résistances du Préfet ; Éléonore but le moment exact où ses pupilles s'offrirent au noir, dévorant l'iris.

Elle regarda sa mâchoire travailler, savourant chaque goutte de jus ferreux. Elle savait ce qu'il ressentait : une explosion d'umami, une chaleur se propageant dans l'œsophage comme une caresse interdite. Le préfet ferma les yeux, un gémissement étouffé s'échappant de sa gorge.

« C'est... divin, » parvint-il à articuler. « D'où vient cette bête ? »

Éléonore esquissa un sourire qui ne toucha pas ses yeux froids. « Un donateur anonyme, Monsieur le Préfet. Un homme de votre monde, qui a décidé de se consacrer tout entier à notre plaisir. »

Elle circula entre les tables, effleurant une épaule, captant un regard libidineux. L'Antre était devenue un théâtre d'ombres érotiques. Elle s'arrêta près d'une alcôve où Marc, un jeune loup de la finance, la dévorait des yeux.

« Votre chair n'est pas à la carte, Marc ? » demanda-t-il d'une voix rauque.

« Elle se mérite par une chute plus profonde que celle que vous pourriez imaginer, »

trancha-t-elle. Elle passa son index sur sa carotide, imaginant déjà le goût de sa peur. Il était vigoureux, sa chair demanderait une maturation plus cruelle.

Soudain, une notification vibra sur son terminal privé. Un message crypté : *« J'ai goûté votre plat ce soir, Éléonore. Mais il manquait un ingrédient : le consentement de la proie. Rendez-vous à l'Ozone. Je connais votre secret. »*

L'adrénaline, violente, électrique, la traversa. Elle quitta l'Antre, s'engouffrant dans la nuit urbaine vers son sanctuaire de verre et d'acier. Arrivée au penthouse, elle se débarrassa de sa soie et se glissa dans une armure de cuir noir, une seconde peau qui ne laissait aucune place au doute, seulement à la fonction et au frisson.

Elle traça le message. La source était proche. Soudain, ses écrans s'éteignirent pour afficher une photo d'elle, prise quelques secondes plus tôt.

— Vous cherchez l'ingrédient manquant, Éléonore ?

La voix, une basse profonde, émanait des enceintes. Julian Vane. Le titan dont les mensonges étaient une seconde peau. Elle monta vers sa tour voisine, portée par une impatience qui lui brûlait les entrailles.

Lorsqu'elle entra dans son salon baigné d'une lumière ambrée, Julian l'attendait. L'affrontement fut immédiat, charnel. Il l'embrassa avec une faim de prédateur, mais Éléonore perçut, à travers la soie de sa propre pudeur défaite, la poussée impérieuse de son désir, une ponctuation brutale dans l'obscurité. Elle le fit s'allonger sur le cuir sombre.

L'acte fut une dissection à vif. À chaque mouvement, Éléonore cherchait à extraire de lui une vérité plus profonde. Elle utilisait son corps comme un instrument de mesure, évaluant la résistance des tissus, la chaleur du sang. Elle sentait en elle une marée montante, une chaleur viscérale qui se nouait à chaque friction, transformant le plaisir

en une conquête territoriale. Au moment de l'orgasme, Julian se brisa. Le masque tomba, révélant la vacuité de son pouvoir. C'était la saveur qu'elle cherchait : l'amertume pure d'une âme qui se rend.

Elle se releva, l'abandonnant vidé. Julian n'était plus qu'une pièce de viande prête pour la chambre froide. Elle envoya l'ordre de collecte.

De retour à l'Antre, elle s'installa à son bureau secret. Le gala touchait à sa fin. Elle savourait déjà la suite, quand un homme inconnu, Malo, l'aborda dans l'ombre du bar. Son regard était un défi qu'elle n'avait jamais rencontré.

— Votre prochain plat aura besoin de vérité, dit-il avant de disparaître.

Éléonore retourna à ses écrans. Une fenêtre surgit, montrant son propre visage lors de la découpe de Julian. Sous l'image, une ligne scintillait : `SYSTEM_CHECK : Are you the butcher or the meat?`

Une goutte de sueur perla entre ses seins, glissant le long de son torse tendu. Ses hanches se cambrèrent contre son fauteuil de cuir dans un soupir qui était presque un gémissement. Le jeu venait de changer. Elle n'était plus seulement la chasseresse ; elle était devenue une cible. Elle posa ses doigts sur le clavier, le curseur clignotant au rythme de son cœur, une pulsation régulière, implacable, prometteuse.

À nous deux, Malo. Le festin pouvait enfin commencer.

Chapitre 6

Le Parfum du Mensonge

L'obscurité de L'Antre n'était jamais tout à fait noire ; elle était une substance, une mélasse de pourpre et de terre d'ombre qui semblait s'agglutiner aux parois de chêne comme une seconde peau. Dans ce sanctuaire de chair et de silence, l'air pesait le poids des secrets qu'on y murmurait. Éléonore traversa la salle déserte, le cliquetis de ses talons aiguilles sur le parquet séculaire sonnait comme un métronome dans le vide. Elle venait de quitter l'Ozone, son penthouse aux parois de verre, où les serveurs vrombissaient dans une symphonie de froid binaire. Là-haut, elle était une déesse de silicium, filtrant le monde à travers des flux de données cryptés. Ici, dans les entrailles de la métropole, elle redevenait la prédatrice organique, celle dont les mains connaissaient le grain de la peau et la résistance des fibres.

Elle s'arrêta devant le grand miroir piqué d'argent du vestibule. Son reflet lui renvoya l'image d'une femme dont le blanc mat d'un os poli contrastait violemment avec la soie noire de sa robe. Elle ajusta une mèche de ses cheveux sombres, ses iris d'un bleu d'ozone électrique ne trahissant qu'une curiosité clinique. Ce soir, la proie s'appelait Marc-André Valère. Un nom qui claquait dans les hautes sphères comme un drapeau de soie. Pour Éléonore, il n'était qu'une archive compressée qu'elle avait méthodiquement déballée.

La porte lourde s'ouvrit, laissant entrer une bouffée d'air frais, aussitôt étouffée par l'odeur de musc et de viande mûrie. Valère entra. Il y avait chez lui une fluidité de fauve. Son costume, un gris anthracite d'une coupe irréprochable, épousait une carrure athlétique.

« Mademoiselle de Vriès, murmura-t-il d'une voix de baryton. On m'avait dit que ce

lieu était un sanctuaire. Je ne savais pas qu'il abritait une divinité. »

« Ici, Monsieur Valère, les dieux n'ont pas leur place. Seule la vérité des sens importe. »

Elle le guida vers une table isolée, un îlot de bois massif nappé de cuir noir. Elle percevait son parfum : un mélange de vétiver, de tabac froid et cette note métallique, presque imperceptible, qui était l'odeur de l'ambition. Elle fit un signe. Un serveur versa un vin d'une robe si sombre qu'il paraissait noir. Éléonore observa Valère porter le cristal à ses lèvres, analysant la micro-tension de sa mâchoire.

« Un Pomerol, 1989, nota-t-il. Puissant, avec une pointe d'amertume. Presque comme un regret. »

« Le regret est une épice que j'affectionne, Monsieur le Député. C'est ce qui donne à la chair ce goût de fer et de terre. » Elle se pencha, laissant le décolleté de sa robe offrir un aperçu de sa peau laiteuse comme une opale. « Dites-moi, quel goût a le mensonge que vous avez servi ce matin à l'assemblée ? »

Le silence fut dense. Valère posa son verre, ses yeux brûlant d'une lueur nouvelle. « Il a le goût de la nécessité. Et vous le savez mieux que quiconque, vous qui traquez les âmes derrière vos écrans. Croyez-vous que je ne sache pas qui vous êtes, Éléonore ? »

L'information frappa Éléonore comme une impulsion électrique. Il savait. Ou soupçonnait. Elle sentit ses propres muscles se tendre, une chaleur moite envahir le bas de son dos. La proie montrait les crocs. Elle tendit la main et, d'un geste d'une audace calculée, effleura le revers de son veston. Elle sentit le battement de son cœur à travers le tissu.

« Commençons, dit-elle. Le premier plat est une pièce de bœuf de Galice, maturée quatre-vingt-dix jours. C'est une viande qui a appris la patience. Comme moi. »

Le serveur déposa deux assiettes d'une blancheur immaculée. L'odeur était primitive : noisette, cave humide et sang noble. Éléonore saisit son couteau de Laguiole, une lame d'acier Damas dont les motifs rappelaient des ondes de choc. Elle porta un morceau à sa bouche. C'était lactique, métallique. Valère s'exécuta, ses pupilles se dilatant.

« C'est troublant, admit-il. Une violence dans cette saveur. »

« La viande ne ment jamais. Votre peau, en revanche... » Elle fit une pause, observant une veine battre furieusement à son cou. Elle se leva, contourna la table et arriva derrière lui, posant ses mains sur ses trapèzes. Elle se pencha, ses lèvres frôlant son oreille. « J'ai lu vos dossiers, Marc-André. Mais ce que je veux, c'est ce vide que vous essayez de remplir avec le prestige et le sexe. »

Ses mains descendirent le long de son torse. Valère renversa la tête en arrière, son crâne reposant contre le ventre d'Éléonore. Elle fit glisser une main vers sa cravate, la desserrant d'un geste lent, rituel. Elle déboutonna le premier bouton de sa chemise. La peau était chaude, vibrante.

« Vous croyez que je suis votre proie ? dit-il brusquement en lui saisissant le poignet. Sa poigne était de fer. Dans cette crypte, qui est vraiment celui qui consomme l'autre ? »

Il se tourna sur son siège, l'obligeant à lui faire face. Le désir devint une présence physique. Éléonore se libéra avec une souplesse de chatte. « Suivez-moi, Marc-André. La suite demande une plus grande... intimité. »

Ils s'enfoncèrent vers les profondeurs, là où la pierre nue remplaçait le bois. Ils pénétrèrent dans le Cabinet des Ombres. L'espace était saturé d'une humidité contrôlée, une moiteur tiède portant des effluves de noisette rance et de sang séché.

Au centre, un divan de velours cramoisi attendait sous la lueur ambrée des bougies de suif.

Marc-André ôta son veston. Éléonore enfila une paire de gants de latex noir. Le froissement du polymère contre sa propre peau l'excita instantanément. Elle s'approcha de lui, brisant la distance sociale.

« Vous parlez de vérité, murmura-t-elle, mais la vérité est une substance lourde. Elle a le goût du suint. »

Elle passa son index ganté sur la barbe de trois jours de Valère, une friction synthétique et haptique qui fit tressaillir l'homme. Elle ne le hackait plus par l'esprit ; elle s'attaquait au système nerveux. Elle défit les boutons de sa chemise un à un. À mesure que le torse se dévoilait, elle analysait la texture de sa chair, trouvant une petite cicatrice au-dessus du plexus, vestige d'une faiblesse ancienne. Elle y posa ses lèvres. Le goût était métallique, aldéhyde. Un gémissement étouffé s'échappa de la gorge de Valère.

Il l'attira brusquement contre lui, ses mains s'égarant dans la cambrure de son dos. Éléonore laissa la soie de sa robe pourpre glisser au sol. Sous la faible lueur, elle apparut comme une divinité chthonienne, impitoyable. Elle se redressa à califourchon sur lui, ses yeux d'ozone fixés sur les pupilles dilatées de sa proie.

« Regardez-moi, Marc-André. Je suis le code source de votre plaisir. »

L'acte fut une collision synesthésique. Ce n'était plus une étreinte, mais une chorégraphie de membres et de souffles, une lutte pour la domination où chaque contact était une intrusion. Éléonore pressait, mordait, explorait les zones érogènes avec une précision chirurgicale, optimisant chaque spasme. La chaleur de la peau, le craquement du cuir du divan et l'odeur du sexe mêlée à l'encaustique créaient un vertige total. Sous la lame invisible de ce plaisir, Marc-André se brisa. Un cri animal,

dépouillé de tout artifice politique, déchira le silence de l'alcôve.

C'était la maturation absolue. La chair devenait le miroir exact de l'âme corrompue.

Éléonore se retira avec la grâce d'un félin rassasié. Elle le laissa pantelant, marqué par ses dents et ses ongles. Elle rajusta sa tenue, son visage reprenant son masque de froideur souveraine.

« Vous avez été instructif. Mais ce n'était que l'amuse-bouche. »

Elle quitta la pièce, ses talons claquant sur les dalles de pierre avec la régularité d'un métronome. Elle remonta vers l'Ozone. Dans l'ascenseur de verre, elle observa son reflet. Elle se sentait vibrer au diapason de la métropole.

Elle entra dans son penthouse, l'air climatisé la saisissant. Les écrans 4K s'allumèrent. Elle s'installa devant son terminal, ses doigts entamant leur danse finale pour orchestrer la chute de Valère. Mais soudain, une alerte retentit. Un accès non autorisé. Son propre sanctuaire venait d'être pénétré.

Elle se figea. Un message s'inscrivit lentement, lettre après lettre, sur la surface du moniteur principal, effaçant ses lignes de code :

« La soie pourpre vous va mieux que le gris binaire. On se voit au dessert ? »

Le souffle d'Éléonore se bloqua. Pour la première fois, elle sentit une faille dans son armure. Le curseur pulsait, rouge comme une plaie ouverte. La proie n'était pas celle qu'elle croyait ; Marc-André l'avait observée dans l'intimité sacrée de son Antre.

Elle esquissa un sourire cruel, ses mains se crispant sur le bord du bureau. Le jeu n'était plus une exécution, mais une guerre totale des sens. Le gala final approchait, et la saveur du mensonge n'avait jamais été aussi appétissante.

Chapitre 7

Synapse et Sang

Le silence de l'Ozone n'était jamais absolu ; il était une rumeur de silicium, un murmure de ventilateurs invisibles et le bourdonnement électrique des serveurs qui tapissaient les murs, tels les stèles d'un temple futuriste. Dans cette crypte de verre et d'acier, Éléonore régnait. Ses yeux, deux orbes d'un gris d'orage saturés par la lumière bleue des écrans 4K, suivaient les flux de données avec une voracité de prédatrice.

Soudain, une syncope. Sur les murs de verre, un artefact apparut : une strie rouge écarlate, pareille à une incision chirurgicale sur un derme de lumière, vint balafrer la perfection binaire. Éléonore resta immobile. Sous ses doigts, la vibration des processeurs ne produisait plus ce ronronnement froid, mais une pulsation organique, le battement sourd d'une bête acculée. Le code transpirait. Les visages des clients de *L'Antre*, filmés quarante étages plus bas, se déformaient en coulées de pixels rubis, transformant les convives en carcasses écorchées.

La nausée du virtuel la saisit, une synesthésie de métal et de sang. La frontière entre son cortex dopé à l'algorithme et la réalité visqueuse de sa boucherie se dissolvait. Le froid technologique ne parvenait plus à anesthésier le vide. Elle avait besoin de friction. Pas celle des électrons, mais celle de la chair. Un choc systémique pour réinitialiser sa machine intérieure.

Elle quitta l'Ozone, traversant le penthouse dont le béton poli reflétait les néons de la métropole. Elle ne prit pas l'ascenseur principal, mais descendit vers les sas de service, là où le luxe se fait interlope, là où les corps se louent dans l'ombre des parkings privés.

Elle le trouva dans la pénombre d'un couloir technique dont les murs transpiraient l'humidité de la ville. Un homme de pouvoir, elle le devinait au poids de sa montre, mais surtout à l'arôme de menthe poivrée et de sueur froide qui émanait de lui. Un ingrédient brut, non encore affiné. Éléonore s'approcha, le cliquetis de ses talons sur le ciment résonnant comme une sentence. Elle ne lui laissa pas le temps de parler. Sa main s'abattit sur sa cravate de soie, l'enroulant autour de son poing pour le forcer à baisser les yeux.

— Ne dis rien, ordonna-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle de velours noir. Ton silence est la seule vérité que je tolérerai ce soir.

L'odeur de l'homme l'envahit : tabac cher, musc animal et cette pointe d'amertume ferreuse qui signalait la peur délicieuse de celui qui reconnaît son maître. Elle le poussa contre le mur froid. Le choc. Le béton brut contre son dos. La soie de sa robe qui remonte. Enfin, le réel.

Elle écrasa ses lèvres contre les siennes pour le dévorer, goûtant l'oxygène qu'il lui volait. Ses mains, expertes dans l'art de la découpe, s'affairèrent sur ses vêtements avec une hâte méthodique. La brutalité de l'impact fut une ancre.

— À genoux.

Il obéit, les genoux heurtant le béton avec un bruit sourd. Dans cette position, il n'était plus qu'une pièce de viande prête pour la maturation. Éléonore dominait, sa silhouette se découpant contre la lumière blafarde des néons. Elle se chevaucha, s'abaissant lentement sur lui, sentant l'étirement de sa propre chair. La douleur exquise la ramenait à l'ici et maintenant. Le mouvement devint saccadé, rythmique, calé sur les battements sourds de la climatisation centrale.

Le choc. Le froid. Sa main sur sa gorge. Plus de métaphore. Juste le souffle. Elle

griffait ses épaules, ses ongles traçant des sillons dans le tissu, cherchant la peau, cherchant l'humidité du sang. Le plaisir monta comme une surcharge électrique, une foudre qui calcinait ses doutes. L'acte devint frénétique, une collision de deux systèmes en quête de court-circuit. Dans l'obscurité, elle vit Marc-Antoine, elle vit ses milliers de cibles, tout cela ne formant plus qu'une seule matière : une chair universelle prête à être sculptée.

L'orgasme la frappa. Un cri rauque, organique, qui n'avait plus rien d'un processeur. Elle resta immobile quelques instants, son front contre le béton, écoutant le retour au calme de son organisme. Le silence de l'Ozone revenait, mais cette fois, il était lavé.

Elle se redressa, réajusta sa robe de soie d'un geste d'une élégance glaciale. L'homme, encore haletant au sol, n'était déjà plus qu'un déchet, un reste de repas dont elle avait extrait la substance vitale. Elle s'éloigna vers l'ascenseur sans un regard.

De retour dans le penthouse, l'atmosphère était redevenue celle d'un sanctuaire. Éléonore s'assit devant la console centrale. Elle sentait encore la brûlure de l'acte entre ses cuisses et une douleur sourde sur sa hanche où les doigts de l'inconnu avaient marqué leur empreinte. Une trace indélébile du réel. L'odeur du musc et de la sueur flottait encore sur sa peau, se mêlant à l'arôme purifié de la pièce.

Le bug était corrigé. La netteté était absolue.

Elle ouvrit le dossier crypté « Marc-Antoine ». L'image du CEO apparut, ses yeux d'acier défiant l'objectif. Mais cette fois, Éléonore ne voyait plus une suite de données. Elle voyait la fibre de son être, la résistance de ses tendons, le potentiel de sa trahison. Le sexe avait calmé la machine, mais il avait ouvert l'appétit pour la proie principale. Cette faim résiduelle n'était plus une distraction ; c'était un moteur.

Elle commença à taper, ses doigts volant sur le clavier avec une fluidité retrouvée. Chaque touche était une incision, chaque ligne de code une ligature. Elle allait le

déshabiller numériquement, couche après couche, jusqu'à ce qu'il ne reste que la vérité nue de son effroi.

— Tu as le parfum du poivre long et de la trahison ancienne, murmura-t-elle à l'écran. Tu seras mon chef-d'œuvre.

Elle se servit un verre d'un vin rouge si sombre qu'il paraissait noir. Elle en but une gorgée, laissant les tanins tapisser son palais, tandis que sur l'écran, les caméras du domicile de Marc-Antoine s'activaient. Elle le regardait, assis avec son verre de whisky, ignorant que son prédateur portait encore sur sa peau l'odeur d'un autre et dans son esprit la certitude de sa chute.

Le Sang et l'Ozone étaient à nouveau en phase. La Maturation pouvait reprendre. Éléonore sourit, un sourire de lame et de soie, prête à transformer le mensonge de Marc-Antoine en une viande qui se mange saignante. La dégustation n'était plus qu'une question de temps.

Chapitre 8

La Moelle de la Trahison

L'obscurité de L'Antre n'était pas une simple absence de lumière ; c'était une matière visqueuse, un velours lourd qui semblait absorber jusqu'aux battements de cœur. Dans cette crypte de chêne et de cuir, le silence n'était rompu que par le bourdonnement lointain des chambres de maturation, un rôle mécanique qui rappelait à Éléonore la respiration d'une bête assoupie. L'air était saturé d'effluves denses : le fer d'une carcasse fraîche, le bois brûlé, et cette note de tête, entêtante, de poivre long d'Indonésie dont les accents de musc annonçaient le début d'un festin.

Au centre de ce sanctuaire de pourpre, Marc-Antoine de Vassy, député et menteur d'exception, était l'ingrédient principal. Enchaîné à un fauteuil de cuir capitonné, sa chemise en soie déboutonnée révélait une peau d'une pâleur de craie sous la lueur rougeoyante des appliques. Pour Éléonore, il n'était plus l'homme de pouvoir des plateaux télévisés ; il était un muscle tendu par l'adrénaline, dont chaque pore exsudait le sel de la terreur.

Elle s'approcha avec la lenteur d'un prédateur. Sa robe de satin noir coulait sur ses hanches comme de l'encre de seiche. Dans sa main, un scalpel d'acier damassé dont la lame reflétait les ombres mouvantes.

— Tu es silencieux, Marc-Antoine, murmura-t-elle, son souffle chaud contre l'oreille du politicien. Est-ce le poids de tes secrets qui t'étouffe, ou la réalisation que ton sang bat enfin pour une vérité ?

L'homme tenta de répondre, mais sa gorge, nouée par une excitation interdite, ne laissa échapper qu'un gémissement rauque. Éléonore passa la pointe de la lame sur la

ligne de sa mâchoire. Elle aimait ce contraste : la froideur de l'acier contre la chaleur fiévreuse de la trahison. Elle posa sa main libre sur son torse, sentant le tumulte de son cœur. Pour elle, le mensonge était une enzyme qui transformait la texture du muscle, le rendant plus tendre, plus complexe. Elle était une hackeuse d'âmes, et ce corps était le hardware qu'elle démantelait.

— J'ai visité tes archives privées, poursuivit-elle, ses yeux d'un bleu électrique brillant dans la pénombre. Ton cœur est un coffre-fort magnifique. J'y ai trouvé ce parfum de corruption qui donne à ta chair ce goût de métal et de miel. Tu as toujours voulu que l'on te démasque. Tu voulais être consommé par quelqu'un qui comprenne la beauté de ta noirceur.

Elle versa quelques gouttes d'une huile essentielle de myrrhe sur la clavicule de l'homme. L'arôme explosa, une attaque sensorielle qui sembla le paralyser. D'un geste précis, elle incisa légèrement le haut de sa cuisse. Le cri de l'homme fut étouffé par la main d'Éléonore. Elle ne voulait pas de bruit inutile, seulement le sifflement de l'air dans ses poumons. Marc-Antoine ferma les yeux, sa tête basculant en arrière ; ses spasmes trahissaient une soumission abjecte, une réaction physiologique qu'il ne pouvait contrôler.

— La vérité est liquide, Marc-Antoine. Elle se cache dans la moelle, là où le mensonge s'est cristallisé. Et je vais l'extraire.

Elle s'agenouilla entre ses jambes, l'intimité de la pose transformant le supplice en un rituel érotique. Elle sentait la tension de son désir, cette vibration qui faisait tinter l'argenterie environnante. D'une main experte, elle préleva l'essence même de sa chute, une substance opalescente recueillie dans un flacon de cristal. C'était la note juste. La fréquence exacte de la déroute.

— Voilà, dit-elle en léchant une perle rubis sur son doigt. Le prélude au grand œuvre. Ta trahison va nourrir ceux qui ont faim de ce que le monde cache derrière ses écrans.

Elle se redressa, savourant la satiété provisoire. Le processus de maturation était terminé. Elle quitta L'Antre, laissant l'homme vidé de son code, et entama sa transition vers l'Ozone.

Le changement de décor fut une rupture chirurgicale. Elle franchit le seuil de son penthouse, où l'air était filtré, purifié, saturé d'une lumière bleue radioactive. Ici, point de cuir ; tout n'était que résine blanche et vrombissement de serveurs. Éléonore se dévêtit, laissant la soie glisser sur sa peau encore marquée par la chaleur du sanctuaire.

Elle s'assit devant la console centrale. Ses doigts, hantés par la texture de la chair, se posèrent sur le clavier. Elle n'était plus la restauratrice, elle était le spectre dans la machine. Sur les écrans 4K, elle acheva de dissoudre l'existence virtuelle de Marc-Antoine. Un dernier clic, et il n'était plus qu'une erreur 404.

Le vide en elle s'agita. Une notification pulsa sur l'écran principal. Un nouveau profil intercepté par ses algorithmes.

Julien. 42 ans. Magistrat. Intégrité absolue.

Éléonore sentit une chaleur familière envahir son bas-ventre. Elle imaginait déjà la saveur de ce juge, cette austérité qui cachait forcément un cœur gras de secrets. Elle laissa sa main glisser entre ses cuisses, fixant le visage de sa proie. Ses doigts s'activèrent, rythmés par le clignotement des diodes.

Pénétration numérique. Pulsation du processeur.

Ses phrases se firent courtes, nerveuses, calquées sur la montée d'un orgasme binaire. La froideur de l'acier brossé contre ses fesses. La chaleur de son propre corps. Le code défilait, cascade de vert et de bleu, révélant les fissures de Julien. Elle s'arqua, le

souffle court, synchronisée avec le bourdonnement des ventilateurs.

— Tu seras ma prochaine vérité, murmura-t-elle dans un râle, alors que l'extase la submergeait, brisant pour un instant le silence clinique de l'Ozone.

Elle ouvrit les yeux. Julien l'attendait sur l'écran. Le chapitre de Marc-Antoine était clos, digéré, effacé. Un nouveau cycle de maturation commençait. Elle but une gorgée d'un vin blanc glacial pour nettoyer son palais, les yeux fixés sur l'horizon de verre de la métropole. La traque était sa seule respiration. Et la nuit ne faisait que commencer.

Chapitre 9

L'Étreinte du Code

Dans le silence sépulcral du Penthouse, seule la mélodie mécanique des ventilateurs de l'Ozone fredonnait une oraison funèbre pour la tranquillité. Éléonore trônait au centre de ce dispositif arachnéen, vêtue d'une soie noire si fine qu'elle devenait liquide, épousant chaque courbe de son corps de prédatrice. Autour d'elle, les parois de verre semblaient avoir disparu, remplacées par une architecture de lumière bleue, un squelette de données palpitant au rythme de ses propres battements de cœur.

Soudain, une dissonance. Un pixel qui ne devrait pas vibrer. Éléonore ne cilla pas. Ses doigts survolèrent le clavier haptique, sentant sous la pulpe non pas le plastique froid, mais la texture même de l'intrusion. C'était une caresse non autorisée, un souffle étranger sur la nuque de ses systèmes. L'intrus testait les parois de son pare-feu avec la délicatesse d'un amant explorant une peau inconnue. Elle sentit une onde de chaleur irradier depuis la base de son échine ; ce n'était plus une simple tentative de piratage, c'était une provocation sensorielle.

— Impudent... murmura-t-elle, sa voix basse s'enroulant autour des câbles de fibre optique.

Elle ferma les yeux, se laissant dériver dans une synesthésie absolue. Le code de l'intrus sentait le métal froid et le poivre blanc. Il ne frappait pas, il glissait. D'un geste fluide, elle n'opposa aucune résistance. Elle élargit la faille, offrant un soupir d'abandon binaire. Elle sentit l'hésitation de l'autre côté, puis l'engouffrement. L'intrusion devint une étreinte virtuelle. Ses mains devinrent les agents d'une contre-attaque érotisée, enveloppant l'intrus dans les replis de son architecture logicielle. C'était un effeuillage numérique.

Sur l'écran géant, une ligne de commande apparut : *« Qui es-tu pour oser caresser mes ombres ? »*

La réponse trancha le bleu glacial de l'Ozone en caractères vert émeraude : *« Un admirateur de la structure. Une ombre qui a soif de ta lumière. »*

Éléonore laissa échapper un rire sec. Le mensonge. Elle le sentait poindre. Elle commença à tracer l'origine de l'attaque en analysant la texture du code. Celui-ci était arrogant, maniaque. Un homme de pouvoir, certainement. Elle envoya un script miroir, lui renvoyant son propre reflet déformé, transformant son assaut en une introspection forcée. L'air se chargea d'une électricité statique, une éreutrophobie numérique qui faisait se dresser les fins duvets de ses avant-bras.

Elle le tenait. Julian. Elle brisa ses dernières défenses psychologiques par un bombardement de flashes subliminaux, le mettant à nu spirituellement. L'homme à l'écran semblait suffoquer, ses mains quittant enfin le clavier. Vaincu.

— La traque est terminée, soupira-t-elle. La phase de séduction laisse place à celle de l'attente.

Le lendemain, la transition s'opéra. Quitter l'Ozone pour L'Antre, c'était plonger du ciel vers les entrailles de la terre. Sous le jet d'une douche glacée, Éléonore raffermi ses tissus, fusionnant en elle l'intelligence du binaire et la pulsion de la chair. Julian entra dans le restaurant à vingt-deux heures. Il portait son arrogance comme un costume trop étroit, mais ses yeux trahissaient une incertitude délicieuse.

— Monsieur de Valincourt, murmura-t-elle en s'avancant. Votre ponctualité est la première de vos séductions.

Elle l'installa dans une alcôve de cuir sombre, loin des regards. Elle savourait le contraste entre la fraîcheur de sa propre robe et la chaleur qui émanait déjà de sa

proie. Le vin coula, rouge rubis, dégageant des notes de sang et de violette.

— Votre script était d'une élégance rare, Julian. Une étreinte virtuelle d'une intensité surprenante.

Elle posa sa main sur la sienne, sentant le sang cogner contre les parois de ses veines. Sous le vernis du hacker, elle lisait un besoin de soumission, un désir d'être possédé par une force supérieure. Elle se leva, contourna la table et se pencha à son oreille, son parfum de poivre long agissant comme un narcotique.

— Votre code m'a dit que vous aimiez le contrôle. Mais votre corps me dit que vous brûlez de le perdre.

Elle le guida vers son boudoir privé, un espace saturé de musc et de velours. Là, elle se déshabilla avec une lenteur calculée, révélant sa silhouette de porcelaine sous la lumière ambrée. Lorsqu'il fut nu à son tour, elle l'examina avec une précision chirurgicale. Elle l'enfourcha, plaquant ses poignets au-dessus de sa tête.

L'acte ne fut pas une étreinte, mais une possession systémique. Éléonore utilisait son corps comme un instrument, explorant chaque zone érogène avec la connaissance intime qu'elle avait acquise en siphonnant ses données. Elle était le virus infiltré dans ses synapses. Elle se délectait de ses spasmes, de la manière dont ses yeux se révoquaient vers l'arrière sous l'assaut thermique de sa peau. Au moment de l'orgasme, lorsqu'il se brisa en elle, elle observa le moment précis où son visage se décomposa, dépouillé de tout artifice.

Elle se redressa, une goutte de sueur glissant entre ses seins, l'esprit déjà tourné vers la suite. Julian n'était plus un homme, il était une ressource. Elle le laissa dans la pénombre du penthouse, surveillé par ses systèmes, tandis qu'elle redescendait vers la chambre de maturation de L'Antre. Elle entra dans la pièce aux parois de sel, savourant l'odeur de noisette et de musc. Elle s'arrêta devant un crochet vide, une

place réservée. Dans son esprit, Julian y était déjà. Elle voyait la texture de sa chair, le persillage que son stress et son intelligence avaient dessiné dans ses muscles.

Elle sortit un couteau en acier damassé, en caressant le plat de la lame. C'était l'outil du passage, celui qui permettait de briser l'ultime frontière entre l'homme et l'ingrédient. Elle commença à rédiger mentalement le menu de sa prochaine dégustation exclusive. "La Trahison de l'Ether, chair maturée au sel de l'Ozone."

Elle but une dernière gorgée de vin noir, sentant les tanins puissants envahir son palais. Elle se sentait divinement puissante, maîtresse de deux mondes réconciliés dans cet acte de consommation suprême. Le cycle de la maturation suivait son cours. Dans le silence de la chambre de sel, les molécules se réorganisaient. Julian rêvait peut-être encore qu'il était un chasseur, ignorant que tout ce qui est connecté finit par être dévoré.

Elle sortit sur le perron de L'Antre, respirant l'air vicié de la ville avec une délectation gourmande. La nuit était sa complice, le code son langage, et la chair sa destination finale. Elle sourit aux ombres, car elle savait que quelque part, dans la toile infinie de la métropole, une autre proie venait de taper son premier mensonge sur un clavier, s'invitant sans le savoir à sa table.

Chapitre 10

Maturité Optimale

Dans la pénombre pourpre de l'Antre, l'air possédait cette densité particulière des lieux où s'échangent les secrets trop lourds pour la lumière du jour. L'odeur était un accord complexe, une symphonie olfactive où les notes de tête de cire d'abeille et d'encens de santal se heurtaient aux notes de cœur, plus viscérales : le parfum ferreux d'une venaison maturée à l'extrême, presque interdite, et l'effluve de musc rance des corps échauffés par l'anticipation.

Éléonore trônait en bout de table, silhouette d'obsidienne découpée contre le cuir capitonné. Sa robe, une seconde peau de taffetas d'un bleu si profond qu'il semblait absorber la lueur des bougies, soulignait chaque courbe avec une précision chirurgicale. Sous le tissu, sa peau frissonnait de cette vibration constante qu'elle appelait l'Ozone : le flux incessant de données traversant les implants nichés à la base de son crâne. Dans son champ de vision périphérique, des colonnes de chiffres défilaient en transparence, lui indiquant le rythme cardiaque de ses invités, leur taux de cortisol, la dilatation de leurs pupilles. Elle lisait leur désir comme on lit un code source.

La voix de Julian Thorne s'éleva, brisant le murmure feutré de l'argenterie contre la porcelaine. Thorne, magnat dont l'arrogance n'avait d'égale que la fortune, fit tourner le vin dans son cristal. Ses yeux, d'un gris d'acier, se fixèrent sur elle.

— Ma chère Éléonore, ce persillé est... troublant. J'ai dégusté du Wagyu de Kobe, du bœuf de Galice affiné, mais ceci... Cette façon dont la fibre se délite sous la langue en libérant une amertume de menthe poivrée et un arrière-goût de peur... De quel « terroir » provient réellement cette pièce ?

Le silence qui suivit fut aussi tranchant qu'une lame de boucher. Éléonore laissa un sourire imperceptible étirer ses lèvres peintes d'un rouge sang de bœuf. Dans son esprit, l'Ozone s'activa. Elle accéda au dossier crypté de Thorne. *52 ans. Détournement de fonds. Trois amantes.* Elle vit le simulacre de l'homme, une architecture de trahisons qu'elle aurait pu démolir d'une pression de touche.

— Le terroir, Julian, murmura-t-elle d'une voix de velours et de diamant, est une notion bien trop géographique. Considérez plutôt le climat émotionnel. Cette pièce provient d'un spécimen qui a vécu dans l'illusion constante de sa propre impunité. C'est l'arôme de la félonie, Thorne. Ne trouvez-vous pas qu'il a une saveur... familière ?

Elle se leva, le mouvement de ses hanches créant un froissement de satin. Elle s'approcha de Thorne, ses pas étouffés par le tapis de laine pourpre. Elle posa une main gantée de dentelle noire sur son épaule. Elle sentit la tension des muscles, la chaleur qui émanait de lui. Il était une proie magnifique.

— La maturité optimale d'un parjure se situe au moment précis où celui qui le profère commence à croire à sa propre vérité. C'est à cet instant que la chair se gorge de cette confiance fétide.

Elle fit glisser son index le long de la carotide de Thorne, sentant le pouls s'emballer. L'homme déglutit, son assurance vacillant sous la domination magnétique d'Éléonore. Le contraste était total : le froid technologique de son regard bleu électrique et la chaleur organique de son souffle.

— Passons à l'enchère, déclara-t-elle en se redressant. Ce que vous avez dégusté n'était qu'une mise en bouche. Voici le « Cœur de l'Adultère ».

Le majordome apporta un plateau d'argent. Sous une cloche de cristal, une pièce de

viande rubis sombre reposait sur un lit de gros sel noir d'Hawaï.

— Issu d'un homme qui a juré fidélité tout en finançant les vices les plus sombres de cette métropole. Sa duplicité était si pure que sa chair a nécessité quarante jours d'affinage, bercée par les fréquences de ses propres aveux.

Un murmure d'excitation parcourut l'assemblée. Les pupilles se dilatèrent. Éléonore transformait le vice en objet de luxe. Les enchères s'envolèrent. Thorne l'emporta pour un prix astronomique. Il était haletant, une sueur fine perlant à son front. Il plongea la lame dans la pièce de viande avec une avidité obscène. Un jus sombre, riche et odorant, s'écoula sur le sel.

Pourtant, une donnée inattendue s'afficha soudain dans le champ visuel d'Éléonore. Une notification rouge sang dans l'Ozone. Une intrusion. Quelqu'un, à cette table même, hackait son réseau privé.

Son regard balaya les visages. Le jeune banquier d'affaires, Marc-Antoine, restait étrangement calme, son regard fixé sur son assiette alors que ses doigts tambourinaient sur le chêne. Un rythme binaire frappé directement sur le bois. Le cœur d'Éléonore manqua un battement. Un prédateur dans son propre sanctuaire.

— Monsieur de Valois, commença-t-elle, sa voix plus basse. Peut-être préférez-vous la saveur de la vérité ?

Marc-Antoine laissa échapper un rire cristallin.

— La vérité est un ingrédient trop indigeste, Éléonore. Je m'intéresse plutôt à la structure de vos algorithmes. Ils sont aussi élégants que votre robe. Et presque aussi... révélateurs.

Un frisson de pur délice traversa Éléonore. Le duel était lancé. Elle l'invita à la

rejoindre dans le salon de dégustation des spiritueux pour un millésime particulier.

Ils s'éloignèrent de la table, laissant derrière eux l'odeur persistante de la chair consommée. Ils pénétrèrent dans une pièce circulaire, tapissée de flacons ambrés. L'odeur de tourbe et de vanille ancienne s'y mêlait à une pointe de fumée fauve.

— Prenez place, Marc-Antoine. Le millésime que je vous réserve exige une reddition totale.

Elle versa un cognac de 1920, huileux et topaze. Elle s'approcha, s'assit sur le rebord du fauteuil, exposant la courbe de sa cuisse que le crêpe de Chine laissait deviner. Marc-Antoine saisit son poignet. Sa main large enserra la peau fine. Il but dans son verre, ses lèvres effleurant le cristal là où le souffle d'Éléonore s'était déposé.

— C'est le goût d'un simulacre que l'on finit par croire, murmura-t-il.

Éléonore posa le verre. Ses mains glissèrent le long du torse de l'homme, débouclant sa veste. Elle voulait explorer cette architecture humaine.

— Je vois la hackeuse qui compile mes faiblesses, dit-il en l'attirant vers lui. Mais quelle est la température de votre sang lorsqu'il n'est pas refroidi par vos machines ?

Sa main remonta le long de la cuisse d'Éléonore, le contact contre la finesse du bas de soie provoquant une décharge. Elle se laissa glisser entre ses jambes. Elle dénoua sa cravate. Ses mains descendirent vers la boucle de sa ceinture. Le cliquetis du métal résonna comme l'armement d'un fusil.

Elle le libéra de ses entraves. Il était un monument de chair et de désir. Éléonore s'empara de lui avec une précision experte. La sensation était un choc électrique. Elle contrôlait le rythme, la pression, la température. Mais soudain, il la souleva, l'asseyant sur ses genoux.

— Assez de préliminaires techniques, Éléonore. Je veux que vous me sentiez.

Il écarta sa lingerie d'un geste brusque. Lorsqu'il pénétra en elle, ce fut une collision. Éléonore laissa échapper un cri sauvage. Ce n'était plus du code, c'était de la lave. Chaque poussée de Marc-Antoine était une instruction qu'elle recevait avec une avidité dévastatrice. Elle s'accrocha à ses épaules, ses ongles s'enfonçant dans son dos.

Le rythme devint frénétique. Courtes inspirations. Muscles noués. Elle sentait son système saturer. Le rouge sombre de l'Antre pulsait dans ses propres veines. Dans le spasme de leur plaisir, elle vit la faille existentielle de Marc-Antoine. Elle goûta la saveur absolue : le goût du renoncement.

Ils restèrent enlacés, l'odeur du sexe et du vieux cognac flottant comme un encens impie.

— La maturation n'est pas encore complète, finit-elle par répondre, ses lèvres tremblant encore. Mais le bouquet est prometteur.

Elle se leva, réajustant sa robe. Elle se sentait imprégnée de lui. L'ingrédient l'avait transformée. Il n'était plus seulement une proie ; il était devenu le couteau.

Ils retournèrent vers la salle de banquet, mais bifurquèrent vers l'office. La pièce était étroite, peuplée de carcasses de viande suspendues, silhouettes muettes dans la pénombre. Contre un billot de bois massif, Éléonore poussa Marc-Antoine. La rudesse du contact l'excita. Elle défit son corsage. Elle voulait le froid de l'acier et le feu de sa peau.

— Tu n'es pas mon ingrédient, Marc-Antoine, souffla-t-elle. Tu es mon poison.

Ses mains à lui se refermèrent sur ses hanches. Il la souleva. Le bois froid du billot contre ses fesses, le sexe brûlant de l'homme en elle. Une lutte pour la domination. Chaque gémissement était une reddition. Dans cette odeur de chair froide et de désir brut, Éléonore perdait pied. L'Ozone s'était tu. Il n'y avait plus que la fibre, le muscle, le sang.

Lorsqu'ils atteignirent le point de non-retour, ce fut dans un silence de mort, brisé seulement par le râle de leur souffle. Éléonore sentit son cœur battre contre celui de l'homme, un rythme tragique.

Elle savait que ce n'était que le début de la fin. Le fruit était désormais trop mûr. Elle se redressa lentement, rajustant son satin avec une dignité retrouvée.

— Ils attendent toujours leur dessert, dit-elle d'une voix rauque.

Marc-Antoine caressa sa joue, un geste de tendresse plus dangereux que n'importe quelle lame.

— Donnez-leur ce qu'ils veulent, Éléonore. Donnez-leur le goût de leur propre chute.

Ils retournèrent vers la lumière rouge de la salle, prêts à servir le dernier acte. Le chapitre de la maturation se refermait sur un goût de cendre et d'or, laissant derrière lui une faim que rien, jamais, ne pourrait plus combler.

Chapitre 11

La Faille Sensorielle

L'obscurité de l'Ozone n'était jamais totale. Elle était striée par le défilé névrotique des diodes, par ce bleu électrique qui baignait le Penthouse d'une lueur de morgue technologique. Éléonore, lovée dans un fauteuil d'acier et de cuir nappa, laissait ses doigts courir sur le clavier de verre avec une agilité de pianiste macabre. Ici, tout était binaire. Le vrai. Le faux. Le zéro. L'unité. La complexité humaine se résumait à des paquets de données qu'elle interceptait, déchiquetait, puis recousait pour en faire le linceul de ses amants.

Pourtant, ce soir, la machine restait muette face au profil de Gabriel. Elle fit glisser la souris d'un geste sec. Pas de comptes cachés. Pas de messages cryptés. Rien. L'historique de cet homme était d'une limpidité effrayante. Une page blanche de marbre poli. Éléonore ressentit une démangeaison sous la peau, là où le désir se mêle à l'instinct de chasse. Elle se sentit nue. Dépouillée de son code, de son luxe, de ses griffes. Une prédatrice sans proie. Un homme sans mensonge était, pour ses papilles, une chair fade, dépourvue de ce poivre long qu'est la trahison.

Elle quitta son sanctuaire pour la chambre, ses pieds nus effleurant le sol de béton ciré, froid comme une lame de scalpel. Dans le miroir, son reflet lui renvoya l'image d'une prédatrice en quête de substance. Elle enfila une robe de soie amarante, dont la texture rappelait la fluidité du sang chaud, et se parfuma de vétiver et d'ambre gris. Elle devait trouver la soudure mal faite dans ce blindage de sincérité.

Le lieu de rendez-vous était un bar confidentiel, niché dans les replis de velours d'un ancien théâtre. L'air y était saturé de fumée et d'alcools ambrés. C'était le territoire du Sang, là où les corps se frôlent dans une promiscuité décadente. Gabriel l'attendait au

fond d'une alcôve. Il se leva simplement. Ses yeux fixés sur les siens ne cherchaient ni à dominer, ni à séduire. C'était un regard d'une honnêteté brutale.

« Éléonore », dit-il, et son nom dans sa bouche avait la résonance d'un violoncelle accordé à la perfection.

Elle s'assit en face de lui, chaque mouvement étudié pour exposer le galbe d'une jambe, la tension d'un muscle. Elle était une symphonie de signaux érotiques, un piège de chair tendu au-dessus du vide. Elle commanda un whisky tourbé, un breuvage qui brûlait la gorge comme un souvenir amer. Elle le regarda boire son eau minérale avec une décontraction insupportable.

« Parlez-moi de votre femme », lança-t-elle, avec la précision d'une lame visant l'artère.

« Nous avons divorcé il y a trois ans, répondit-il sans ciller. Je ne l'aimais plus de la façon dont elle méritait d'être aimée. Je lui ai dit. »

Éléonore serra le pied de son verre. Où était le ressentiment ? Elle cherchait l'odeur du rance, mais elle ne percevait que le parfum propre de sa peau, un mélange de cèdre et de pluie battante. Gabriel l'écoutait, buvant ses paroles avec une attention qui n'avait rien de prédatrice. Puis, il s'avança légèrement. Son mouvement fut infime, mais troublant : une inspiration lente, délibérée, qui fit tressaillir les muscles de son cou, trahissant non pas de la gêne, mais un contrôle absolu de ses propres sens.

« Vous êtes une femme qui a faim de vérité, Éléonore. Mais vous la cherchez dans les décombres des autres. C'est une quête épuisante, n'est-ce pas ? »

Le choc fut physique. Elle se sentit soudain dépouillée. Ce n'était pas elle qui le disséquait, c'était lui qui agissait comme un miroir déformant. Elle ressentit une panique sensorielle, un vertige face à un abîme de pureté. Elle tendit la main, posant

ses doigts sur le poignet de Gabriel. Elle sentit le pouls. Régulier. Imperturbable. Elle enfonça ses ongles dans sa chair, cherchant une réaction, une morsure de désir dissimulé.

« Et si je vous disais que je ne suis pas celle que vous croyez ? » murmura-t-elle.

« Je vous croirais. Nous sommes tous capables du pire. Mais vous ne me mentez pas en me disant cela. Pourquoi serais-je déçu par votre vérité ? »

C'était trop. Elle se leva brusquement, le velours de sa robe tressaillant dans un bruissement de désastre. « Suivez-moi. »

Elle l'emmena vers son Penthouse, non par désir, mais par nécessité de le briser dans son propre sanctuaire. Lorsqu'ils entrèrent dans l'Ozone, le silence n'était interrompu que par le souffle des ventilateurs. Éléonore se dirigea vers le bar, ses mouvements saccadés par une nervosité qu'elle ne parvenait plus à masquer. Gabriel resta au centre de la pièce, embrassant l'austérité technologique du lieu sans la moindre trace d'intimidation.

« C'est ici que je règne », dit-elle en lui tendant un verre de cristal.

Elle s'approcha, l'envahissant de sa présence. Elle passa ses mains sous sa veste de laine fine. Il ne bougea pas, la laissant explorer son corps avec une curiosité chirurgicale. Leurs souffles s'entremêlèrent. Mais Gabriel ne cachait rien. Son désir pour elle était là, brûlant, évident, mais dépourvu de la moindre honte. Une attraction brute, sans le condiment du péché.

Et c'est là que la crise de manque la frappa. Comme une droguée privée de sa dose, Éléonore sentit un vide abyssal s'ouvrir dans sa poitrine. Sans le mensonge de l'autre pour se définir, elle n'était plus rien. La lumière bleue des écrans lui brûlait soudain la langue comme un métal acide. Le bleu de l'Ozone devenait une morsure corrosive.

Ses lèvres s'écrasèrent contre les siennes. Un baiser de combat. Elle cherchait le goût de l'artifice. Mais Gabriel répondit avec une douceur dévastatrice. Il ne luttait pas, il s'offrait. Éléonore recula d'un pas, haletante.

« Qui êtes-vous ? » s'écria-t-elle, sa voix se brisant dans le silence.

« Je suis celui qui ne vous donnera pas ce que vous cherchez, Éléonore. Je ne suis pas un ingrédient pour votre cuisine. Je ne suis pas une faille. »

Il fit un pas vers elle. Pour la première fois, la prédatrice recula. Il était le vide absolu, l'absence de bruit. Elle se laissa glisser au sol, la soie de sa robe s'étalant autour d'elle comme une tache de vin sur un linceul blanc. Gabriel s'agenouilla devant elle, respectant son effondrement avec une cruauté involontaire.

« Vous n'avez pas de goût, murmura-t-elle. Aucune saveur. »

« Peut-être avez-vous oublié le goût de l'eau, Éléonore. Elle ne nourrit pas, mais elle seule apaise la soif. »

Elle ferma les yeux. La faille n'était pas en lui. La faille, c'était elle. Dans ce sanctuaire froid, la prédatrice alpha se sentit devenir la proie de son propre vide. Elle tendit une main tremblante vers son visage, effleurant sa joue. Sa peau était réelle. Trop réelle. Un frisson parcourut son échine, mélange de dégoût et de fascination interdite. Gabriel était une lumière crue, sans ombre portée. Un cadavre de lumière.

La porte finit par se refermer sur lui, le laissant seul face à l'ascenseur de verre. Éléonore resta immobile, les bras croisés, sentant le froid s'insinuer sous sa peau. Le silence n'était plus souverain, il était accusateur. Elle se dirigea vers son terminal. Elle ouvrit des dossiers, intercepta des messages. Tout lui parut fade. Le vice des puissants n'était plus que du bruit. Des exhausteurs de goût pour une âme en décomposition.

Elle s'approcha d'un miroir de chrome. Son reflet lui apparut : une femme au sommet de sa puissance, dont le regard trahissait une dévastation totale. Elle porta ses doigts à ses lèvres. Elle sentit, pour la première fois, une larme de terreur. Elle venait de rencontrer la seule chose qu'elle ne pourrait jamais posséder, parce qu'elle ne pouvait pas être consommée.

Elle s'assit dans son fauteuil de cuir, fixant un point invisible dans l'obscurité. La faim allait revenir, plus violente. Elle devait soit détruire Gabriel, soit se laisser dissoudre. Une pensée insidieuse s'installa : et si le mensonge le plus pur était celui qu'il se racontait à lui-même ?

Un sourire cruel apparut sur ses lèvres. Elle avait trouvé son angle d'attaque. Elle allait cuisiner sa pureté jusqu'à ce qu'elle réduise en un jus épais et amer. Elle allait le faire mentir par amour, par pitié, ou par douleur. Elle allait lui arracher une seule contre-vérité, et ce serait le banquet le plus somptueux de son existence.

L'adrénaline recommença à circuler. La chasse était repartie, mais les règles avaient brûlé. Ce ne serait pas une simple maturation de la chair. Ce serait une architecture du vide, une alchimie de l'âme. Elle transformerait cet or pur en plomb pour pouvoir enfin le peser.

Elle regarda le ciel par-delà les vitres. Gabriel était quelque part, ignorant qu'il venait de devenir l'ingrédient principal de son œuvre finale. Elle porterait le duel sur le terrain du sens, là où les murs respirent encore l'agonie des vérités brisées. Elle serait la tentation faite code.

Elle bus son verre d'un trait. La bataille pour la saveur absolue ne se gagnerait pas avec des algorithmes, mais avec la sueur et le mensonge qu'elle finirait par lui arracher, comme on arrache le cœur d'un dieu. Le silence revint, lourd d'une promesse de carnage. Un carnage élégant, parfumé au poivre long, où la seule chose qui

resterait serait le goût, enfin, de la chute. Elle s'enfonça dans l'obscurité, attendant l'aube où elle commencerait, mèche par mèche, à tresser la corde qui le ferait descendre dans son Antre.

Chapitre 12

L'Incision Finale

La pénombre de l'Ozone n'était jamais totale. Elle était striée par le défilé incessant des lignes de code qui couraient sur les parois de verre, une pluie numérique d'un bleu cobalt qui baignait le visage d'Éléonore d'une clarté spectrale. Assise dans son fauteuil de cuir noir au grain de saurien, elle observait les trois écrans incurvés qui dominaient son sanctuaire. Sur l'écran central, Marc-André.

Le juge Marc-André Valerius. Un nom gravé dans le marbre des tribunaux, une anomalie statistique dans cette métropole où chaque conscience possédait son code-barres. Éléonore effleura le pavé tactile. Le curseur glissa avec une fluidité de prédateur sur l'architecture intime de sa vie. Elle possédait tout : ses relevés bancaires d'une sobriété monacale, ses courriels d'une courtoisie désuète, ses habitudes de marcheur solitaire. Sous la surface lisse de cette honnêteté de façade, elle cherchait l'interstice où injecter son venin. Rien n'était plus onctueux que la chute d'un homme qui se découvrait monstrueux par une lente alchimie de corruption. Elle ne voulait pas seulement le consommer ; elle voulait le sculpter.

— La pureté n'est qu'une absence d'opportunité, murmura-t-elle.

Sa voix se mêla au bourdonnement feutré des serveurs. Elle se leva. Sa robe de soie liquide, d'un gris anthracite qui mimait les reflets de l'acier, glissa sur ses hanches avec un froissement de confiance. Elle quitta l'Ozone pour descendre vers le niveau intermédiaire du Penthouse, là où le froid technologique se dissolvait dans une chaleur plus organique.

Marc-André l'attendait près de la baie vitrée. La verticalité de sa silhouette, soulignée

par un costume de flanelle sombre, imposait un respect presque religieux. Il contemplait les lumières de la ville comme des circuits imprimés à ciel ouvert.

— Vous êtes en retard, Éléonore.

Sa voix était profonde, stable. Celle d'un homme habitué au silence des prétoires.

— Le temps est une donnée relative, Marc-André. Surtout quand on s'appreête à redéfinir les paramètres d'une existence.

Elle s'arrêta à quelques centimètres. L'odeur qu'il dégageait était celle de l'honnêteté : savon de Marseille, papier vieilli et pluie printanière. Éléonore exhalait une composition plus complexe de tubéreuse vénéneuse, de poivre long et de musc de civette. Il se tourna vers elle, les yeux d'un gris d'orage, emplis d'une certitude qui l'irritait autant qu'elle l'excitait. Il croyait être venu pour un dîner d'affaires. Il ignorait que les crocs étaient déjà polis.

— Vous m'avez promis une expérience sensorielle hors du commun, reprit-il avec un léger sourire. Mais je crains que vous ne surestimiez mon goût pour l'excès. Je suis un homme de mesure.

Éléonore laissa échapper un rire qui ressemblait au cliquetis d'un clavier mécanique. Elle posa une main sur son revers, ses ongles vernis d'un rouge si sombre qu'il paraissait noir s'enfonçant dans la laine.

— La mesure est la prison des esprits étroits. Ce soir, je vais vous apprendre à déborder. Je vais vous montrer que votre honnêteté n'est qu'une peau trop étroite.

Elle le guida vers un bloc d'obsidienne noire poli jusqu'au miroir. Elle versa une liqueur ambrée, distillée dans des fûts ayant contenu du sang de cerf.

— Buvez.

Il hésita, ses principes luttant contre l'aura magnétique de la femme. Il finit par porter le verre à ses lèvres. L'effet fut immédiat. La liqueur colonisait les veines comme une coulée d'or fondu. Marc-André ferma les yeux, une légère sueur perlant à la racine de ses cheveux. Éléonore se déplaça derrière lui, mains sur ses épaules, sentant la tension des muscles. Elle pencha la tête, ses lèvres frôlant son oreille.

— Vous passez vos journées à juger les vices des autres, Marc-André. Vous contemplez la fange depuis votre piédestal d'ivoire. Mais n'avez-vous jamais ressenti cette brûlure ? L'envie de savoir ce que l'on ressent quand on cesse d'être celui qui observe pour devenir celui qui succombe ?

Elle dénoua sa cravate de soie avec une précision chirurgicale. Il était pétrifié par une curiosité obscène. Elle sentait le pouls de sa carotide battre contre la pulpe de ses doigts. Un rythme rapide, une syntaxe brisée qui trahissait son excitation. Elle retira sa veste, révélant la blancheur de sa chemise. Sous le tissu fin, la chaleur de son corps se manifestait. Elle cherchait le point de rupture dans l'algorithme de sa volonté.

— Je... je ne devrais pas être ici, balbutia-t-il, mais ses mains agrippèrent les hanches d'Éléonore avec une force de naufragé.

— "Devoir" est un mot d'esclave. Ici, il n'y a que le désir et sa résolution.

Elle l'entraîna vers le Cœur, une chambre tendue de cuir de Cordoue d'un rouge viscéral. Les bougies de cire d'abeille noire brûlaient avec une flamme lente et grasse. Plus de technologie, plus d'ozone. Seulement le parfum de la peau, du cuir et d'un encens de santal qui engourdissait la raison. Elle le poussa sur le lit de lin sombre. Elle se tint au-dessus de lui, déesse de l'ombre dont la silhouette était dessinée avec une précision cruelle par la lueur des flammes.

— Ce soir, vous n'êtes plus un juge. Vous n'êtes plus un citoyen. Vous êtes un ingrédient.

Elle commença à se dévêtir. Chaque geste était lent, hypnotique. La soie de sa robe tomba sur le sol avec un soupir. Elle apparut nue, sa peau pâle contrastant avec le rouge sombre de la pièce. Marc-André la regardait avec un effroi extatique. Il était le condamné admirant le reflet de la guillotine. Elle s'agenouilla sur le lit, ses mains remontant vers son entrejambe, sentant la rigidité de son désir, une vérité biologique que ses mensonges sociaux ne pouvaient plus cacher.

— Vous sentez cela ? Ce n'est pas votre conscience qui parle, Marc-André. C'est votre chair. Elle est la seule chose authentique dans ce monde de simulacres.

Elle le libéra de ses vêtements avec une hâte contenue. Elle le caressa avec la froideur d'un viseur thermique évaluant la qualité de la fibre. Elle se chevaucha, s'abaissant lentement sur lui. Le contact fut un choc électrique, une collision entre la loi et le chaos. Marc-André laissa échapper un cri étouffé lorsqu'elle s'imposa à lui. Elle commença à bouger, rythme implacable, comme un cœur s'accélérait avant le sacrifice.

— Dites-le, ordonna-t-elle, ses ongles s'enfonçant dans ses épaules. Dites que vous préférez cette souillure à toutes vos lois.

Il luttait encore, une dernière résistance de son ego qui se noyait. Ses mains s'agrippèrent aux hanches d'Éléonore avec une violence désespérée.

— J'aime... j'aime ça, lâcha-t-il enfin.

La digue venait de céder. Éléonore sourit. La corruption était en marche. Elle accéléra, chaque mouvement étant une nouvelle strate de culpabilité. Elle ne faisait pas l'amour ; elle codait un nouveau comportement. Marc-André n'était plus qu'un

animal dont toute l'intelligence s'était réfugiée dans les terminaisons nerveuses de son sexe. Il était la proie, consentante et avide. Elle sentit l'orgasme monter comme une victoire intellectuelle. Elle le sentit se briser en elle, son essence se déversant comme un tribut.

Elle se redressa, la peau luisante de sueur. Il était étendu là, vulnérable et souillé. L'incision était faite.

— Ce n'est que le début, Marc-André.

Elle l'entraîna vers la salle de bain, un sanctuaire de marbre de Carrare et de platine. La vapeur opaline envahit la pièce, floutant les contours. Elle commença à le laver, non plus avec la précision rituelle de la première rencontre, mais avec une sauvagerie calculée. Elle utilisait une éponge de mer et un savon au poivre long, frottant sa peau jusqu'à la rubescence, marquant son territoire.

— Regardez-vous dans le miroir. Voyez comme votre peau réagit... Est-ce le froid ? Ou est-ce la jouissance de savoir que vous ne vous appartenez plus jamais ?

Elle le poussa sous la douche, un déluge d'eau brûlante qui les noya. Leurs corps se collèrent, le satin de sa robe de chambre devenu transparent comme une seconde peau de verre. Elle prit ses mains et les plaça sur ses seins, sentant ses doigts trembler contre la fermeté de sa chair.

— Prenez-moi, Marc-André. Faites-le comme un pécheur qui cherche sa rédemption dans l'abîme.

L'acte fut une lutte sourde sous les torrents d'eau, une collision de chairs dans un décor de luxe stérile. Il la pressa contre le marbre froid, cherchant une prise, sa rage d'homme qui se déteste se mêlant à son souffle court. Lorsqu'il sombra enfin, s'effondrant contre elle alors que l'eau continuait de marteler leurs corps, elle sourit

dans l'obscurité de la vapeur. Les fibres de son âme étaient relâchées.

Elle retourna dans le salon de l'Ozone, s'enveloppant dans un peignoir de coton égyptien. Elle s'installa devant ses écrans. Ses doigts volèrent sur les touches. Elle accéda aux comptes bancaires du juge. Elle y injecta des anomalies discrètes, des virements provenant de sociétés-écrans liées à des dossiers qu'il allait devoir traiter. Elle créait la preuve numérique de sa trahison avant même qu'il ne l'ait commise.

"Injection de données complétée."

Elle ferma les yeux, savourant le bourdonnement des processeurs. Marc-André apparut à l'entrée de la pièce, chemise déboutonnée, pieds nus sur le béton poli. Il ressemblait à un condamné cherchant la raison de sa sentence.

— Pourquoi moi, Éléonore ? Pourquoi s'acharner sur quelqu'un qui essayait de faire le bien ?

Elle se tourna vers lui, la lumière bleue des écrans sculptant ses traits en une divinité glaciale.

— Parce que la corruption des corrompus est insipide. Mais un homme comme vous... votre chute produit une tension magnifique. Vos fibres sont denses, chargées de l'adrénaline de votre propre déni. Vous êtes le seul ingrédient qui vaille la peine d'être cuisiné. Ne voyez pas cela comme une tragédie. Vous étiez un petit juge anonyme. Sous ma main, vous devenez le Saint et le Boucher. Vous n'avez jamais été aussi vivant.

Il baissa la tête, mais ne recula pas. Il avait accepté sa laisse.

— Allez vous reposer. Demain, vous ferez votre travail. Et demain soir, vous viendrez à l'Antre. Nous commencerons votre éducation.

Il s'éloigna, silhouette voûtée sous le poids d'un destin qu'il ne comprenait pas encore. Éléonore ouvrit le logiciel de gestion de son restaurant. Elle navigua dans l'inventaire des viandes et sélectionna une carcasse particulière. Elle y associa le profil numérique de Marc-André.

"Maturation : Phase 2. Note de tête : Remords. Note de cœur : Soumission."

Le cliquetis de son clavier reprit le dessus sur le silence de la nuit, une symphonie technologique célébrant la première incision d'une chute annoncée. La ville, en bas, continuait de briller, ignorante du fait que l'un de ses piliers venait d'être irrémédiablement fissuré par la main d'une femme qui ne connaissait pas la pitié, seulement l'appétit. Elle savait que les jours suivants seraient délicieux. Elle allait le voir porter sa robe de juge, rendre des sentences, tout en sentant encore l'odeur de son sexe et le poids de son péché. Cette dualité était l'épice qu'elle recherchait par-dessus tout.

Elle ferma les yeux un instant. La chasse était ouverte, et la viande s'annonçait exquise.

Chapitre 13

Symphonie de Cuivre et d'Acier

La nuit n'était pas noire ; elle était d'un bleu électrique, saturée de particules invisibles qui grésillaient contre les vitres de l'Ozone. Dans ce sanctuaire de verre suspendu au-dessus des péchés de la métropole, le silence n'existait pas. Il était remplacé par le ronronnement autistique des serveurs, un pouls binaire qui battait la mesure de mon existence. Devant moi, les écrans projetaient une lumière crue, millimétrée, sur mes mains. Mes doigts, longs, effilés, terminés par des ongles d'un noir de jais, survolaient le clavier avec une vélocité implacable. Chaque clic était une percussion sèche, une commande dans cette architecture de cuivre et d'acier que je cadençais pour effacer le monde.

L'effacement des traces était un art de la soumission. Il s'agissait de pénétrer le système, de caresser ses failles jusqu'à ce qu'il s'ouvre totalement, pour ensuite se retirer en ne laissant derrière soi qu'un vide parfait, un orgasme de données disparues. Les serveurs de la préfecture de police étaient des forteresses de papier face à ma volonté. Je m'infiltrais dans leurs artères, glissant comme une ombre de silicium entre les pare-feu. Le flux binaire de leurs secrets semblait couler directement sous mes doigts, chaque donnée arrachée déclenchant un spasme électrique dans mon propre bassin.

Mais alors que mon esprit naviguait dans cette abstraction sidérale, mes autres sens réclamaient leur tribut. L'odeur arriva d'abord. Ce n'était pas encore l'effluve de la mort, mais celle de la promesse. Un mélange de musc masculin, de sueur de peur et de ce parfum de luxe — un cuir de Toscane un peu trop entêtant — que Marc-Antoine portait comme une armure. Il était là, à quelques pas de moi, sur l'autel de chêne massif qui trônait au centre de mon laboratoire privé. Ma dernière récolte. Un homme

dont le pouvoir se mesurait à la profondeur de ses trahisons. Sous mes doigts, la chair ne mentirait plus.

Je quittai le fauteuil d'acier pour m'approcher de lui. La transition était brutale, une synesthésie où le froid du métal cédait la place à la moiteur tellurique de l'Antre. Ici, l'air était saturé de l'arôme du poivre long et de la maturation lente. Marc-Antoine était nu, entravé par des liens de cuir brut qui s'enfonçaient dans sa peau encore souple. Je saisis mon scalpel, une pièce d'orfèvrerie en acier Damas aux motifs moirés rappelant des vagues de mercure.

L'acte de dépeçage, pour qui sait l'appréhender, est l'acte érotique ultime. C'est la mise à nu absolue. Je fis glisser la pointe de la lame le long de sa clavicule. La résistance était minimale. La peau s'ouvrit dans un soupir, révélant une ligne de rubis liquide qui commença à perler lentement. Je me penchai pour recueillir une goutte de ce sang sur le bout de ma langue. Le goût était ferreux, vif, avec une pointe d'acidité due au cortisol. C'était la saveur de la traque. Tout en travaillant, mon oreille restait attentive au cliquetis d'un terminal déporté. Pour chaque incision que je pratiquais sur sa chair, une ligne de code supprimait une preuve de son existence numérique. Je le déconstruisais sur tous les plans.

Ma main gauche maintenait la tension de la peau tandis que la droite séparait l'hypoderme du fascia avec une sûreté coupante. Le bruit était celui d'un déchirement de soie ancienne, un *criss* discret et satisfaisant. Je me sentais habité par une puissance créatrice. J'étais la hackeuse de Dieu, reprogrammant l'anatomie d'un corrompu pour en faire une œuvre d'art.

Soudain, une alerte aiguë retentit dans l'Ozone. Les policiers avaient franchi le premier cordon de sécurité numérique. Le lourd battant de chêne de l'entrée de service gémit. Sur le seuil, le Lieutenant Morel se tenait debout, silhouette anguleuse découpée contre la lumière blafarde du couloir. Il exhalait une odeur de tabac froid et d'honnêteté désuète.

« Madame Éléonore, » commença-t-il, sa voix frottant contre le silence comme un papier de verre.

Je ne répondis pas immédiatement. Je laissai le silence s'étirer, une tension élastique s'installant entre nous. Alors qu'il s'avançait dans la pénombre de l'Antre, mon regard accrocha une petite perle écarlate, une goutte de sang fraîche qui venait de choir de mon tablier sur le sol de marbre clair, juste à côté de ma chaussure. Morel s'approchait, ses yeux fouillant chaque recoin. D'un mouvement fluide, presque langoureux, j'avançai le pied et écrasai la goutte, l'étalant sous ma semelle de cuir tout en fixant le policier. Ce geste de dissimulation, accompli sous ses yeux ignorants, envoya une décharge de plaisir pur le long de ma colonne vertébrale. L'érotisme du danger surpassait tout ce que le code pouvait m'offrir.

« Lieutenant. Quelle visite tardive pour une simple affaire de voisinage. »

Ma voix était un murmure de velours. Je sentis son souffle se raccourcir alors que je pénétrais dans son espace personnel. Il me voyait comme une femme fatale, alors que mes paumes brûlaient encore du contact de la chair crue de son suspect.

« Nous enquêtons sur la disparition de Marc-Antoine de Valory. Son signal GPS s'est arrêté ici même. »

Je ris doucement, un son cristallin. Ma main droite, dissimulée dans le pli de ma robe, effleura la tablette de contrôle haptique fixée à ma cuisse. Un glissement de doigt, et le signal de Marc-Antoine fut réinjecté dans le réseau public, apparaissant désormais dans une boîte de nuit sordide à l'autre bout de la métropole.

« Les signaux numériques sont si capricieux, Lieutenant. Ils sont comme les hommes : ils ne livrent que des mirages. »

Je le guidai vers la zone de maturation, feignant de lui montrer mes "trésors". Le froid nous saisit, une morsure aseptisée qui fit pointer mes tétons sous la soie fine. Je m'approchai de lui, mon corps frôlant le sien, une promesse de chaleur dans ce désert de glace.

« La viande est une matière capricieuse, Morel. Elle doit être brisée pour révéler sa véritable saveur. Ne trouvez-vous pas que les hommes ressemblent à ces bêtes ? Ils sont fiers, jusqu'à ce qu'on les dépouille de leurs mensonges. »

Ses yeux rencontrèrent les miens. J'y lus un désir féroce, une envie de me plaquer contre ces parois de métal froid. C'était le moment où la proie hésite. Son téléphone vibra. Le faux signal avait fonctionné. Il dut partir, non sans me lancer un dernier regard où se mêlaient la méfiance et une fascination malsaine.

La porte se referma sur lui, me laissant seule dans le silence retrouvé. Je retournai dans la chambre froide. J'écartai le lin blanc couvrant Marc-Antoine, révélant la perfection de son dépeçage. La chair était d'un rouge rubis profond, marbrée d'une graisse ivoire. Je passai mes doigts sur la surface froide de sa musculature, une caresse amoureuse.

Je remontai vers l'Ozone pour finaliser la séquence. Un dernier profil m'attendait sur l'Interface. Théodore. 42 ans. FinTech. Un sourire d'homme qui ment comme il respire. Un festin potentiel de trahisons.

Je m'assis dans mon fauteuil, les jambes repliées. Mes doigts recommencèrent leur danse sur le clavier, tandis que mon autre main cherchait l'humidité brûlante entre mes cuisses. Le flux de ses données — ses comptes secrets, ses messages cryptés — semblait s'écouler en moi. L'orgasme me saisit avec une violence millimétrée, une fusion entre ma chair et l'acier.

Une notification apparut. *Théodore a aimé votre profil.*

Je souris à l'obscurité. La traque physique allait succéder au ballet numérique. L'acier était froid, le sang était chaud, et j'étais le feu qui les unissait dans une étreinte éternelle. Le cycle de la maturation ne s'arrêtait jamais. J'étais la gardienne du temple et la bouchère du vice, savourant l'instant où le monde croit être en sécurité, alors que la boucherie ne faisait que commencer.

Chapitre 14

Le Banquet de l'Absolu

L'Antre ne respirait pas ; il exhalait. Sous les voûtes de chêne centenaire dont les fibres étaient encore gorgées de la sève des siècles passés, l'air possédait une densité liquide. C'était une atmosphère saturée, un mélange capiteux de cire d'abeille, de musc animal et de cette pointe de poivre long qui flottait comme une promesse de brûlure. Ici, dans le cœur battant de ma propre création, le temps s'était liquéfié, abandonnant la frénésie binaire de l'Ozone pour la lenteur tectonique du Sang.

Julien était là, au centre de ce sanctuaire d'ombre et de pourpre. Il n'était plus le sénateur à la stature d'acier dont les discours saturaient les ondes. Dans la pénombre de L'Antre, dépouillé de son arrogance sociale, il était devenu substrat. Une fibre mise à nu, une pulpe que j'avais patiemment laissée décanter sous le fiel de ses propres secrets.

Je m'approchai de lui, mes talons étouffés par l'épais tapis de cuir fauve. Chaque pas était une ligne de code exécutée dans la réalité physique. Dans le Penthouse, j'aurais pu l'anéantir d'un simple clic, mais ici, le pouvoir se mesurait à la chaleur qui émanait de son épiderme, à la vitesse de son pouls sous la peau fine de son cou, à l'odeur de la peur mêlée à celle de son désir.

— Tu es silencieux, Julien, murmurai-je.

Ma voix, d'un timbre bas et voilé, ricocha contre l'argenterie lourde. Il tressaillit. Ses yeux, d'un bleu délavé par l'angoisse, cherchèrent les miens. Je savais ce qu'il voyait : une prédatrice parée de soie noire, dont le regard portait encore les reflets glacés des écrans de l'Ozone, mais dont les mains s'apprêtaient à manipuler le vivant.

— Ce silence est celui de l'acceptation, continua-t-il d'une voix rauque. Vous avez tout pris, Éléonore.

Je ris doucement, un son cristallin.

— Je n'ai rien pris que tu ne m'aies offert sur un plateau d'argent. Chaque mensonge que tu as proféré, chaque trahison envers tes principes, était une incision. Ton mensonge est devenu pur, Julien. Il est ton essence même.

Je posai mes doigts sur ses épaules. La soie de mes gants effleura sa peau moite. Le contraste était exquis : le froid du tissu technique contre la chaleur fiévreuse d'un homme à l'agonie morale. Je sentais ses muscles se contracter sous mon toucher, une réaction galvanique. Il était comme un serveur en surchauffe, prêt à griller ses circuits sous la pression de l'impulsion finale.

Le décor, avec ses cuirs sombres et son éclairage écarlate, se refermait sur nous. Sur la table, une pièce de bœuf Wagyu, maturée pendant cent vingt jours, exhalait une odeur de noisette et de fer qui entrait en résonance avec le parfum de Julien. Ils étaient semblables désormais. Deux produits d'une sélection rigoureuse, amenés à leur point de perfection par la patience et la cruauté.

Je saisis un couteau à la lame de damas dont les motifs rappelaient les flux de données de l'Ozone. Julien ne quittait pas l'acier des yeux. Son souffle créait un staccato irrégulier dans la symphonie du silence.

— Le mensonge a un goût, Julien. Celui des faibles est acide. Celui des lâches est fade. Mais le tien est dense, complexe, riche de toutes les vies que tu as sacrifiées. Et ce soir, je vais enfin le consommer.

Je me penchai, effleurant son oreille de mes lèvres. Une onde de choc partit de sa nuque pour mourir dans ses reins. L'érotisme de l'instant résidait dans cette

vulnérabilité absolue d'un homme devenu l'objet d'une dégustation. Je découpai une fine lamelle de la viande maturée, geste d'une précision chirurgicale. Je la portai à mes propres lèvres, fermant les yeux.

L'explosion fut immédiate. Le fer du sang, le gras onctueux, la profondeur du bois, et cette note finale, métallique, qui était l'écho du mensonge de Julien. Le vide émotionnel qui me rongait se combla d'une lueur opaque. Je rouvris les yeux sur Julien, fasciné et terrifié. Il comprenait que dans ce rituel, il n'était pas le convive, mais le festin.

— Tu sens cela ? Ta vérité s'évapore pour devenir ma force. Tu t'effaces, et je deviens.

Je déboutonnai sa chemise de soie, révélant le torse d'un homme qui avait soigné son corps comme un outil politique. Sous mes doigts, ce n'était plus qu'une topographie de désirs et de renoncements. Je griffai sa peau, laissant quatre sillons rosés marquer son territoire. Il poussa un gémissement qui se perdit dans les tentures de velours. J'étais une louve, une créature de chair ancrée dans la réalité la plus brute. Je sentais la rigidité de son membre contre ma cuisse, signe de vie désespéré dans ce temple de la mort symbolique.

— Tu veux que je dévore chaque strate de ton imposture, soufflai-je contre son cou.

Ses mains s'agrippèrent au tissu de ma robe avec la force du désespoir. Il ne cherchait pas à m'arrêter, mais à se dissoudre dans l'obscurité que je lui offrais.

— Oui... murmura-t-il, les yeux révulsés. Détruisez-moi.

Je fis glisser une de mes bretelles, révélant la nacre de mon épaule. Ma peau brillait d'un éclat surnaturel. Je m'ancrai en lui avec la précision d'un scalpel s'enfonçant dans une plaie consentie. L'entrée fut une collision de mondes : le givre absolu de mon

dessein contre la fournaise primitive de son sang. L'intrusion fut une rupture de protocole, un court-circuit entre ma volonté et sa chair. Un râle rauque s'échappa de sa gorge, un son primitif. Les algorithmes de mon esprit s'arrêtèrent. Seule comptait la friction, la pression, le rythme ancestral de la dévoration.

Je changeai de cadence, imitant le flux d'un hack intensif. Julien se cambrait, muscles saillants sous la lumière rougeoyante, dessinant une anatomie de douleur et de plaisir. J'aspirais sa force, je buvais son souffle. L'instant de la maturation absolue approchait. Je le sentais dans la tension de ses cuisses, dans la façon dont ses yeux ne laissaient voir que le blanc.

Le plaisir me submergea comme une décharge électrique de haute tension. Je me griffai à lui, cherchant à briser la barrière de l'épiderme pour atteindre l'atome de son être. Puis, la chute. Lente. Pesante. Je me laissai glisser contre lui, mon corps couvert d'une pellicule de sueur brillant comme du vernis frais.

— Tu es magnifique quand tu n'es plus rien, murmurai-je.

Je me levai, ma nudité ne me causant aucun embarras. Je me dirigeai vers la cuisine de l'Antre. Le seuil franchi, l'air changea. Passer de la pénombre feutrée à cette incandescence technique était un passage du rêve à l'épure. Je restai nue sous la lumière crue des néons, mon corps reflété par l'acier des fours. Je revêtis un tablier de cuir noir, noué étroitement. Mes mains s'activèrent avec une précision de neurochirurgien pour transmuter le reste de la proie.

Sur le marbre de Carrare, les épices m'attendaient. Le craquement des baies de poivre long sous le pilon résonna comme une ossature fragile. Je commençai la découpe finale des pièces où la trahison s'était logée comme un sédiment. La lame s'enfonçait dans la chair avec une facilité obscène. Le sang rubis maculait le marbre blanc. Je disposai les médaillons dans une marinade de vin noir de Cahors et d'ambre. C'était l'odeur de la corruption magnifiée.

La porte de l'Antre vibra. Les convives de l'élite — ceux qui cherchaient la transgression ultime — arrivaient. Je lissai mes cheveux, essuyai une tache de sang au coin de ma lèvre et me préparai à les recevoir.

La table était un monolithe de bois noirci où l'argenterie luisait comme des scalpels. Je pris place en bout de table. Une douzaine d'êtres dont le pouvoir se mesurait en influences numériques m'attendaient. Ils humaient l'air, narines frémissant au contact de cette odeur sacrilège.

— Ce soir, nous communions, commençai-je. Ce que vous allez goûter est la saveur du serment trahi.

Je soulevai la cloche d'argent. Une vapeur opaline s'éleva. Je commençai la découpe, déposant sur les assiettes la trahison de Julien, sa lâcheté, ses promesses. Tout était cristallisé dans les fibres. Lorsque la chair toucha mon palais, l'explosion fut métaphysique. Julien n'existait plus en tant qu'homme ; il était une extension de mon système nerveux. Son mensonge était devenu une vérité biologique coulant dans mes veines.

Autour de moi, les masques de la haute société craquelèrent. Des yeux se révoltaient. C'était un acte de cannibalisme spirituel. Le repas se poursuivit dans une transe collective, une meute réunie autour du cadavre de la morale.

Une fois seule, je terminai le fragment de cœur réservé pour la fin. Le goût m'arracha une larme de pure jubilation esthétique. Mon reflet dans le miroir était serein, une trace de jus sombre maculant le coin de mes lèvres comme une morsure.

Je remontai l'escalier vers l'Ozone. En entrant dans mon sanctuaire de verre, je fus accueillie par le clignotement bleu des serveurs. Demain, les algorithmes de l'Ozone saigneraient des pixels rouges sur mes écrans. Mais ici, seule importait l'ivresse du fer

et du sel qui tapissait encore mon palais.

Un nouveau profil s'afficha. Un homme de pouvoir. Un menteur d'exception. Ma faim commençait déjà à murmurer. J'ouvris une ligne de commande. Le curseur clignotait. La chair du mensonge était mon festin, et je n'avais pas fini de me régaler.

Chapitre 15

Ozone et Cendres

Le silence qui régnait dans le Penthouse n'était pas une absence de bruit, mais une symphonie de fréquences inaudibles, un bourdonnement cristallin né du souffle des serveurs et de la vibration des fibres optiques. Éléonore se tenait immobile, une silhouette d'ébène et d'albâtre découpée contre la démesure de la baie vitrée. Derrière le verre trempé, la métropole s'étalait comme une plaie ouverte, un tapis de néons convulsant sous une pluie fine qui ne parvenait pas à laver les péchés de la pierre.

Ici, dans l'Ozone, l'air était d'une pureté millimétrée, ionisé, presque stérile. Il n'y avait plus de place pour la sueur charnelle des fourneaux. Elle laissa glisser sa robe de soie le long de ses hanches. Le tissu coula sur sa peau avec la fluidité d'une huile précieuse, s'échouant en une corolle sombre sur le sol de basalte poli. Éléonore était nue, offerte à la lueur bleue des moniteurs qui encerclaient son bureau de verre. Cette lumière céruléenne caressait la cambrure de son dos, soulignant chaque muscle de sa silhouette au repos.

Ses doigts, longs et effilés, effleurèrent la surface haptique de la console. Au contact du verre froid, une décharge d'endorphines parcourut sa colonne vertébrale. Elle initia le protocole de nettoyage. Sur les écrans géants, des lignes de code défilèrent à une vitesse vertigineuse. Elle regardait sa propre existence publique se dissoudre, un autodafé numérique d'une beauté implacable. Elle redevenait le fantôme, l'entité pure, le virus tapi dans les recoins du réseau.

Elle s'assit dans son fauteuil de cuir brut, les jambes repliées sous elle. Ses yeux, d'un gris d'orage, se fixèrent sur l'écran principal. La faim n'était pas encore physique, elle était intellectuelle, une démangeaison érotique située à la jonction du cortex et du

désir. Ses doigts dansèrent sur le clavier, bypassant les pare-feu, s'insinuant dans les serveurs privés pour extraire la substantifique moelle des données de sa cible.

Thibault Vaneck. 42 ans. CEO d'un fonds d'investissement. Un visage anguleux, une mâchoire carrée qui transpirait l'autorité, et ce regard bleu acier qui feignait la sincérité. Éléonore plongea dans ses métadonnées. En quelques clics, elle éventra son intimité : les comptes offshores, les liaisons clandestines, les courriels cryptés. Le mensonge était là, épais, marbré comme une entrecôte de Kobé, niché au cœur de son existence. C'était une trahison immaculée, une malhonnêteté structurelle qui donnait à sa chair une saveur potentielle d'une rare complexité.

L'excitation monta en elle, une onde de chaleur qui contrastait violemment avec la fraîcheur de l'Ozone. Elle créait pour lui un tunnel de réalité qui ne menait qu'à elle, injectant des micro-données dans son flux d'informations. Elle devenait son obsession avant même qu'il ne sache qu'elle existait.

Elle quitta enfin l'éclat des écrans pour le rituel de la métamorphose. Sous la douche, l'eau brûlante vint perler sur sa peau de porcelaine, saturant l'air d'une humidité tropicale. Elle se frictionna avec un gel aux cristaux de sel noir et à l'essence de santal. Chaque geste était une préparation culinaire, une stérilisation de l'autel avant le sacrifice. Elle s'habilla ensuite avec une lenteur calculée : une lingerie de dentelle de Calais, d'un noir si profond qu'il semblait absorber la lumière, puis une robe en satin de soie lourd, couleur sang de bœuf. La coupe était d'une simplicité tranchante : un col montant suggérant la chasteté et un dos nu vertigineux révélant une peau d'une pâleur de lune.

Elle quitta le Penthouse. La berline noire glissait sur l'asphalte comme un prédateur marin. Lorsqu'elle franchit le seuil de « L'Antre », une chaleur moite l'enveloppa. C'était l'haleine du restaurant : un mélange enivrant de bois brûlé, de poivre long et de graisse mûrie. Elle descendit vers les caves, là où le temps s'arrêtait. Dans la salle de maturation, l'éclairage projetait un rouge de sang artériel sur les quartiers de

viande suspendus à des crochets d'acier.

Elle enfila son tablier de cuir noir et s'approcha de la table de travail, un bloc de basalte poli. Elle prit un désosseur à la lame damassée, en éprouva le fil sur son pouce, et laissa une minuscule goutte de sang perler, parfaite comme un rubis. Le piège était armé.

Elle remonta en salle. Le restaurant était vide, saturé par l'odeur de la cire d'abeille et du chêne. La table centrale était dressée : damas blanc, argenterie lourde et cristal de glace. Au centre, une entrecôte maturée soixante jours reposait dans un plat en vermeil. L'amorce.

La porte de l'Antre grinça. Thibault Vaneck apparut. Il était tel qu'elle l'avait disséqué : arrogant, élégant, ignorant qu'il entrait dans une boucherie de luxe. Il s'arrêta, dérouté par la pénombre et cette femme qui l'attendait comme une divinité païenne.

— Entrez, Thibault, dit-elle, sa voix n'étant qu'un velours sombre.

Il s'approcha, fasciné, attiré par le gouffre de ses yeux. Elle contourna la table, la dentelle de sa robe frôlant les boiseries, pour se placer derrière lui. Elle posa une main sur son revers de veste, ses doigts effleurant le tissu avec une précision de hackeuse trouvant une faille.

— Vous avez peur ? murmura-t-elle à son oreille.

— Je n'ai jamais peur, mentit-il, la voix enrouée par la proximité de sa peau.

Éléonore sourit, un mouvement de lèvres qui n'atteignit pas ses yeux froids. Elle désigna la pièce de viande sanglante.

— Votre mensonge a une texture rugueuse, Thibault. J'aimerais voir si votre confession est plus lisse sous la dent. Dites-moi la vérité, ou découvrez enfin quel goût a votre propre âme.

Dans le silence de l'Antre, seule la flamme d'une bougie vacilla, comme un cœur sur le point de s'arrêter. L'Ozone s'était effacée. Il n'y avait plus que le Sang. Et le Sang avait soif.

FIN

Merci d'avoir lu "La Chair du Mensonge"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)